

LE PLAISIR des livres

Lire, relier, relire...

Ces livres qu'on recouvre d'une peau pour les mieux caresser

FRANCE LAFUSTE
collaboration spéciale

« FAIRE de la reliure, disait, il y a quelques années, Jean-Paul Bodain alors qu'il était encore apprenti, c'est parer les livres qu'on aime d'un habit de lumière. » Définition généreuse qui rend bien compte de la noblesse de cet art. Car, au-delà de la technique, s'exprime, dans le choix de la couverture et des décorations, le pouvoir créateur. Mon but, dit Odette Drapeau-Milot, directrice de l'atelier La Tranchefile, c'est de créer des œuvres d'art; c'est aussi démythifier la reliure. J'aimerais que les gens comprennent qu'un livre relié, c'est une œuvre d'art au même titre qu'une peinture ou une gravure. »

Relier un ouvrage, c'est aussi le conserver et le protéger contre la poussière et les assauts du temps, but ultime que se fixaient les moines chartreux et bénédictins au Moyen Âge. Les relieurs des temps modernes n'ont plus, cependant, de missels, d'évangélistes ou de psautiers à parer et leurs ouvrages à relier ne sont plus décorés de riches enluminures.

« Le plus souvent, reconnaît Nicole Billard-Normand, de l'atelier Le Point d'art, on me confie un livre racorni à la couverture défraîchie, un recueil de poèmes auquel on tient particulièrement, un missel. » Tout le monde n'a pas, en effet, dans sa bibliothèque, le texte inédit de Gilles Vigneault *Avant que...* l'hiver, avec des lithographies de Monique Mercier, une impression sur du papier fait main dans les moulins de Richard Debas, en Auvergne.

Les bibliophiles et les collectionneurs sont, bien sûr, les clients des relieurs d'art, « mais il ne faut pas croire pour autant qu'ils sont tous issus de la haute société », m'assure Mme Billard-Normand. « Après tout, renchérit Odette Drapeau-Milot, pour le prix d'un bon repas à quatre, on peut avoir une reliure en toile. Une belle reliure, ajoute-t-elle, l'oeil rieur, c'est le plaisir de toucher du cuir ou du papier. Ça augmente le plaisir de la vie. »

Certains livres donnent envie de les faire relier, parce qu'ils ont une certaine qualité typographique, contiennent des gravures et des dessins d'artistes. Ces livres-là ont une valeur pécuniaire indéniable. D'autres,

par contre, n'ont de valeur que celle que leur confère le collectionneur. François Ouvrard, le fils de Pierre Ouvrard, l'un des doyens de la reliure au Québec, fait observer qu'il existe, entre le collectionneur et son livre, une relation affective. Ainsi, un père abbé de sa connaissance, Yves Abran, du diocèse de Valleyfield, a pour les bibles une dévotion toute particulière. La venue d'un étranger est l'occasion de passer en revue quelques-unes de ses... 800 bibles : « Quand je vais chez lui, me raconte François Ouvrard, le père abbé me fait asseoir dans son fauteuil, allume toutes les lampes de son cabinet de travail et, à l'aide d'une baguette, parcourt les rayons de sa bibliothèque. Il me raconte au passage l'histoire de quelques-unes de ses bibles dont certaines sont des répliques de la bible de Gutenberg. Un rite qu'il respecte et auquel il initie. » Une autre fois, poursuit-il, il me demande de créer 14 mosaïques illustrant les stations du chemin de croix. Après être resté muet pendant un bon quart d'heure, il se fait soudain prodigieux de louanges. »

Odette Drapeau-Milot sait qu'il faut créer une relation d'amitié avec

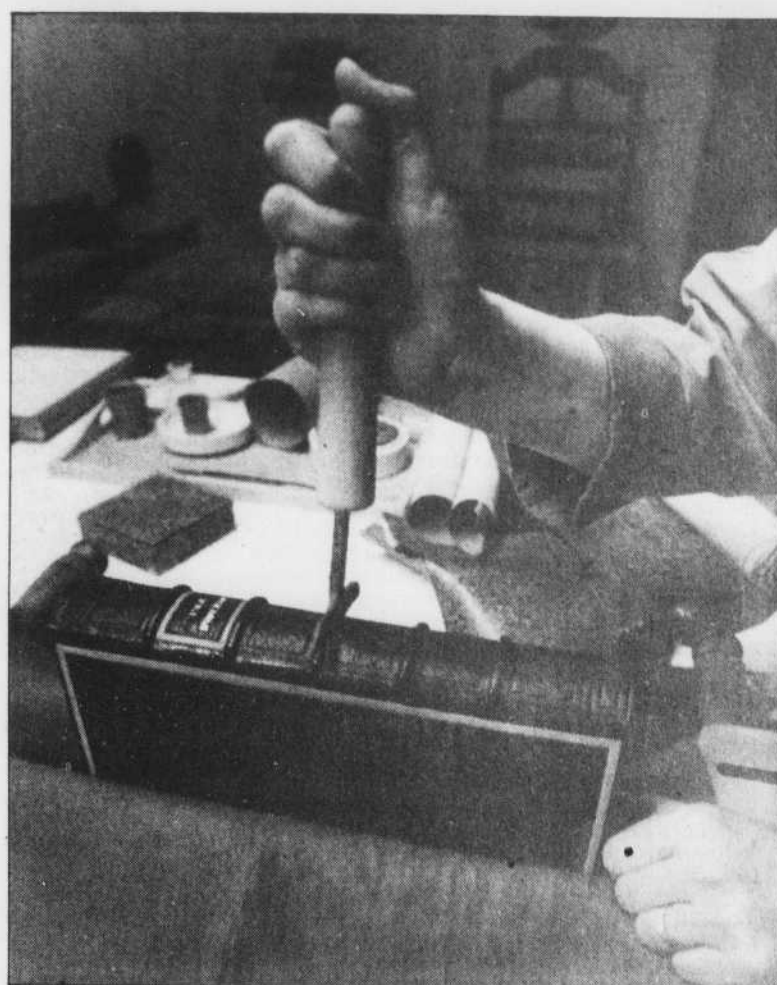
les clients, gens secrets pour la plupart, jaloux de leur intimité avec leur livre. Certains font relier leurs volumes en Europe, convaincus qu'au Québec, il n'y a pas de bons relieurs. « C'est une image à combattre, affirme-t-elle, car les relieurs d'art québécois ont tous été formés dans des ateliers avec des maîtres renommés et sont allés en Europe parfaire leurs connaissances. »

Gilbert Saint-Jean, de l'atelier Le Maître relieur, mentionne l'aspect lucratif que représente une belle reliure d'art : « Certains collectionneurs font des placements et spéculent sur la valeur potentielle d'un ouvrage relié dont le prix peut tripler en quelques années. » D'ailleurs, il soupçonne fort un de ses clients de faire relier ses ouvrages par Jacques Blanchet, son maître et le plus an-

Suite à la page D-8

Dans son atelier, le relieur retrouve les gestes lents et précis des orfèvres et enlumineurs du Moyen Âge.

PHOTO JACQUES GRENIER



Paul-Marie Lapointe, poète d'aujourd'hui

JEAN ROYER

PAUL-MARIE LAPOINTE vient d'entrer au panthéon de la poésie universelle. Le petit livre carré à couverture rouge qui lui est consacré — et qui le consacre — porte le numéro 254 de la célèbre collection « Poètes d'aujourd'hui » chez Seghers. Ce *Paul-Marie Lapointe* comprend une présentation de Robert Melançon suivie d'un choix de textes qui feront enfin connaître cette œuvre à travers la francophonie.

Certes, le poète est bien connu au Québec et ailleurs. Il méritait en 1972 le prix David du Québec et le prix du Gouverneur général du Canada. Puis, en 1976, il recevait un des plus importants prix de poésie des États-Unis, celui de l'*International Poetry Forum*; cet honneur s'accompagnait d'une traduction anglaise de ses poèmes sous le titre *The Terror of the Snows* par les Presses de l'Université de Pittsburgh. Enfin, en 1983, une traduction italienne de ses poèmes sous le titre *Il Reale assoluto e altre*

«scrittura» paraît chez Bulzoni, à Rome. Mais il faut dire que la France n'avait pas encore eu accès, sauf dans quelques anthologies, à l'œuvre de Paul-Marie Lapointe.

Celui dont Jacques Ferron a écrit un jour qu'il est « peut-être le plus grand poète du pays » — entendons : du Québec — a publié une œuvre considérable depuis *Le Vierge incendié* paru en 1948, la même année et aux mêmes éditions Myrrha-Mythe que le manifeste *Refus global*. À partir de 1960, il a fait paraître quatre titres aux éditions de l'Hexagone : *Choix de poèmes/Arbres, Pour les âmes, Le Réel absolu et Tableaux de l'amoureuse*, suivi de *Une, unique, Art égyptien, Voyage et autres poèmes*. Depuis 1976, il a publié aux éditions L'Obsidienne deux livres à tirage limité : *Bouche rouge*, avec des lithographies de Gisèle Verreault, et *Tombeau de René Crevel*, avec des

Paul-Marie Lapointe :

« Nul amour
n'a la terre qu'il embrasse
et ses fleuves le fuient... »



eaux-fortes de Betty Goodwin, ainsi que le monumental *écritures* en deux volumes.

Sur la couverture rouge du numéro 254 de la collection « Poètes d'aujourd'hui », qui sera en librairie la semaine prochaine, la tête de Paul-Marie Lapointe apparaît comme celle d'un acteur plutôt que celle d'un poète, vous diront certains. Pourtant, s'il est un poète discret, qui ne s'est pas bâti un personnage public devant son œuvre, c'est bien Paul-Marie Lapointe. Jacques Ferron l'avait bien remarqué dans son fameux portrait du poète qui a été repris dans le second tome de ses *Escarmouches* (Leméac, 1975). Ferron parle de la « démarche souveraine » du poète : « Je peux dire que Paul-Marie Lapointe, même s'il est un homme réservé qu'on peut prendre pour un courtier, qui n'a pas ces allures extravagantes que se donnent certains poètes qui s'annoncent outrageusement comme des fous du roi, est au courant de sa valeur et ne s'en cache pas. Ronsard et Malherbe ne faisaient pas autrement. À les lire aujourd'hui, on se demande parfois : pour qui se prenaient-ils ? Ils se pre-

naient pour Ronsard et Malherbe, et mon Dieu ! je crois qu'ils avaient raison. Avec la plus grande simplicité du monde, Paul-Marie Lapointe a la même attitude. C'est cela que je nomme la démarche souveraine. »

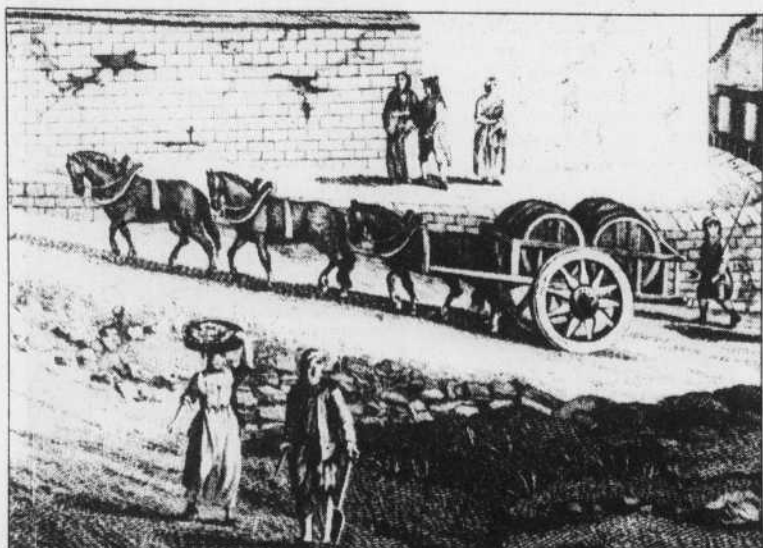
Robert Melançon, pour sa part, interroge l'œuvre, qu'il décrit aussi comme étant « souveraine ». L'essayiste avait, d'ailleurs, fait allusion au portrait du poète par Ferron, dans la préface qu'il a finalement dû faire disparaître de son ouvrage, faute d'espace. Car les petits livres de la collection « Poètes d'aujourd'hui » comptent obligatoirement un maximum de 90 pages pour chacune des deux parties de la présentation de l'œuvre et du choix de textes. Melançon n'a pas pu dire non plus, dans le cadre de son essai, ce qu'il doit à ceux qui ont parlé de Lapointe avant lui, Georges-André Vachon, Robert Major et Pierre Nepveu, entre autres. Ce qu'il s'empresse de faire au cours de notre entretien téléphonique où il m'explique comment et pourquoi il a écrit son *Paul-Marie Lapointe*.

Suite à la page D-3

revue d'histoire de l'Amérique française

Fondée en 1947 par Lionel Groulx
Publiée par l'Institut d'histoire de l'Amérique française (1970)

volume 40, no 3
hiver 1987



Quarante ans d'histoire de l'Amérique française

ANGÈLE DAGENAI

DANS LES ANNÉES 40, il y avait une osmose parfaite entre LE DEVOIR et le chanoine Lionel Groulx. Lecteur assidu, il était également ardent défenseur de ce journal qui, pour sa part, publiait régulièrement ses prises de position et conférences publiques.

Au moment où le chanoine a fondé l'Institut d'histoire de l'Amérique française, en 1947, le rédacteur en chef du DEVOIR d'alors, Omer Héroux, ne tarissait pas d'éloges envers le nouveau centre de recherche « scientifique » que Mgr Groulx consacrait exclusivement à l'étude de la civilisation française du Nouveau Monde. (Il faut se rappeler qu'à cette époque, les départements d'histoire n'existaient pas encore dans les universités.)

Poussé par ces formidables tapes dans le dos publiques que lui servait

LE DEVOIR, l'Institut ne tarda pas à réunir des centaines d'adeptes qui s'abonnèrent aussitôt à la *Revue* trimestrielle qu'il publia quelques mois plus tard sur les presses... du DEVOIR, évidemment.

La *Revue d'histoire de l'Amérique française* fête ses 40 ans ce printemps. Chose curieuse, la revue compte aujourd'hui autant d'abonnés qu'à ses débuts, il y a 40 ans, soit le nombre magique de 1.300 ! Qui sont-ils, ces fidèles abonnés ? Autant monsieur et madame Tout-le-monde qui se passionnent pour la généalogie et la petite histoire de leurs ancêtres que les étudiants des départements d'histoire, les chercheurs et historiens de métier, les grandes bibliothèques d'Europe et des États-Unis, les ambassades canadiennes, etc.

La revue compte, en effet, plus d'une centaine d'abonnés aux États-Unis — dont toutes les grandes bibliothèques du pays — une cinquantaine en France (l'Institut de

France, la Sorbonne, les universités de Bordeaux, de Caen, etc.), une cinquantaine en Europe, une dizaine dans les Antilles françaises et au Mexique et six en Asie (Australie et Japon). Les délégations générales du Québec à Paris, Londres et New York en commandent également quelque 75 exemplaires.

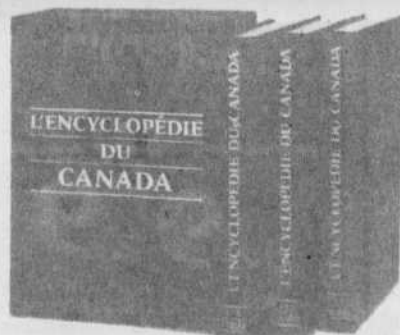
Les premiers signataires de la revue étaient presque tous gens d'Eglise : Lionel Groulx, bien entendu, Thomas Charland, o.p., Adrien Pouliot, s.j., Antoine Bernard, c.s.v., Mgr Olivier Maurault, recteur de l'Université de Montréal, Joseph Le Ber, abbé, etc. Ce premier numéro avait 160 pages; l'abonnement se vendait \$4 par année et l'adresse de l'Institut d'histoire de l'Amérique française qu'il fallait contacter pour s'abonner était le 261, avenue Bloomfield, à Outremont, résidence privée du chanoine Groulx.

Quarante ans plus tard, le nombre de pages de la revue n'a pas changé

mais sa fabrication est entièrement informatisée. L'abonnement est passé à \$36 par année et l'adresse est identique. La maison d'Outremont, classée monument historique, s'est adjoint la propriété voisine qui abrite les documents et voûtes d'archives de la Fondation Lionel-Groulx. Les voûtes comprennent une quarantaine de fonds d'archives, dont ceux d'Olivier Asselin, Henri Bourassa, Sir Georges-Étienne Cartier, Alphonse Desjardins, André Laurendeau, Armand Lavergne, Georges-Henri Lévesque, Louis-Joseph Papineau, Me Maxime Raymond, etc., que tous, quidam ou universitaire, peuvent consulter sans frais.

« Après 40 ans, explique la présidente de l'Institut, Andrée Désilets (professeur d'histoire à l'Université de Sherbrooke), l'Institut et la revue sont restés très fidèles à leurs origi-

Suite à la page D-8



TROIS TOMES (dans un boîtier) : 250 \$

L'ENCYCLOPÉDIE DU CANADA

L'OUVRAGE DE RÉFÉRENCE LE PLUS IMPORTANT QUI AIT JAMAIS ÉTÉ PUBLIÉ AU PAYS !

• 8 000 articles • 3 500 biographies • 2 200 pages • 1 600 illustrations • 300 cartes • 7 ans de travail • 3 000 collaborateurs

« À peine sortie des presses, *L'encyclopédie du Canada* se vend comme des petits pains chauds »

Véronique Robert, *Le Devoir*

(Plus de 20 000 exemplaires déjà vendus en prépublication)

Stanké

les Éditions internationales Alain Stanké, 2127, rue Guy, Montréal H3H 2L9 (514) 935-7452

LA VIE LITTÉRAIRE

JEAN ROYER

La FIDELF veut ouvrir les frontières

COMMENT les littératures de langue française d'Europe et d'Amérique peuvent-elles se faire connaître les unes aux autres ? Cette question toujours d'actualité est explorée de nouveau par la Fédération internationale des écrivains de langue française (FIDELF), qui a inauguré, le 20 mars dernier à Paris, le premier cycle des travaux de sa commission du « modèle théorique de diffusion des littératures françaises ».

La FIDELF est présidée par Guy de Bosschère et la commission réunit Michèle Lalonde, Jean-Pierre Faye, Gaston Miron, Marc Quaghebeur et Philippe de Saint-Robert. Les travaux ont pour but de « dégager des moyens concrets susceptibles de contribuer à un désenclavement des littératures françaises dans leur ensemble, et de celles, en particulier, des pays francophones périphériques et même de certaines régions françaises de l'Hexagone, souvent méconnues ou ignorées du fait de la pression des grands groupes de distribution français, dont les critères de sélection (rentabilité maximum, *star system*, etc.) ont depuis trop longtemps pour conséquence involontaire d'occulter toute une part importante de ces littératures ».

En fait, la commission s'est notamment fixé pour objectifs d'obtenir un abaissement des tarifs douaniers, d'étudier les situations spécifiques des divers marchés en Afrique, en Amérique et en Europe, puis de rechercher toutes les possibilités de co-édition et de co-diffusion, en créant à travers les pays francophones un réseau de librairies patronnées par la FIDELF. Ces librairies pourraient faire régulièrement la promotion d'écrivains francophones selon des listes de 15 auteurs réunies par la FIDELF.

Les méandres de la séduction

UNE NOUVELLE série de quatre émissions à l'enseigne de « La séduction » prend l'affiche au réseau MF de Radio-Canada, du lundi 20 avril au lundi 11 mai, à 16 h 30. L'équipe de production réunit Claudette Lambert à la recherche et à l'animation, Hélène Savoie, assistante, et Jean-Guy Pilon à la réalisation.

Ces émissions tentent de définir la séduction et d'en étudier les mécanismes et les méandres. L'émission de lundi prochain reçoit Albert Jacquard, généticien, et François Péraldi, psychanalyste. L'émission du 27 avril explorera « l'imaginaire et le *star system* » avec Nicole Brossard et Denis Héroux. À l'émission du 4 mai, « L'image et le corps » sera le thème pour les invités Marie-Louise Pierson, mannequin, Lise Watier et Michel Robichaud, couturiers. Enfin, le 11 mai, l'émission portera sur « La voix et le féminin », avec Renée Hudon, animatrice à Radio-Canada, Vénus Koury-Ghata, poète et romancière. Complèteront cette émission, un témoignage de Philippe Sollers et un texte de Louise Maheux Forcier.

Place aux poètes

MERCREDI, à La Chaconne (342, rue Ontario est), à 21 h, Janou Saint-Denis reçoit le poète Yves Boisvert, qui vient de publier aux Écrites des Forges le recueil *Poèmes sauvés du monde*.

LES ONDES LITTÉRAIRES

À la télévision de Radio-Canada, demain à 13 h, l'invité de Marcel Brisebois à *Rencontres* est encore Pierre Vallières. Ce second entretien a pour titre : « De la révolution à la résurrection ».

Au réseau de Télé-Métropole, demain entre midi et 14 h, Reine Malo propose, à *Bon Diman-*



Michèle Lalonde
membre d'une commission de la FIDELF.

che, la chronique des livres par Christiane Charette et la chronique des magazines par Serge Grenier.

À CIBL-FM (104.5), à 19 h, Yves Boisvert lit des pages de Frank Venaille, à son émission *Textes*.

Au réseau *Quatre Saisons*, demain à 22 h, *Les Dimanches de Clémence* porte sur le courage de la pauvreté. L'animatrice Clémence Desrochers reçoit Kolette Turcot (*Kolette*, ADT Quart-Monde), Huguette Lapointe-Roy (*Charité bien ordonnée*, Boréal), Andrée Lachapelle, porte-parole du mouvement ADT Quart-Monde, ainsi que Paul Ohl (*Katana*, Québec/Amérique).

À TVFQ (câble 30), demain à 21 h 30, *Apostrophes* a pour thème « Les fêtes de l'esprit ». Bernard Pivot reçoit Micheline Boudet, Benedetta Craveri, Roger Chartier, Fanny Deschamps et Jean-Luc Dejean. Madame du Deffand et Marguerite de Navarre, entre autres, seront à l'honneur. (Reprise le dimanche suivant à 14 h 30.)

À Radio-Canada, vers 23 h, Francine Marchand et Daniel Pinard animent le magazine culturel *La Grande Visite*.

Au réseau de Radio-Québec, à l'émission *Télé-Services*, à 18 h 30, Louise Faure reçoit un écrivain par semaine.

Au réseau *Vidéotron* (câble 9), lundi à 15 h, Richard Bernier anime l'émission *Pour la littérature*. Au programme, cette semaine : Jack Kerouac. L'émission est reprise à minuit le lundi et à midi le samedi.

Au réseau *Vidéotron* (câble 9), lundi à 21 h 30, *Écriture d'ici*, animé par Christine Champagne et Marcel Rivard, reçoit Gilles Pellerin, nouvelliste. L'émission est reprise le mardi à 13 h 30 et le dimanche à 10 h 30.

À la radio AM de Radio-Canada, tous les jours de la semaine à 13 h, Suzanne Giguère et Louise Saint-Pierre parlent littérature et théâtre aux *Belles Heures*.

À la radio FM de Radio-Canada, du lundi au jeudi à 16 h, Gilles Archambault présente le magazine d'actualités littéraires *Libre Parcours*.

À la radio FM de Radio-Canada, mardi à 21 h 30, Réjane Bougé anime *En toutes lettres*, le magazine d'actualité de la littérature québécoise, réalisé par Raymond Fafard.

À la radio FM de Radio-Canada, mercredi à 22 h, Jean-Pierre Myette anime la série *La Pensée captive*. Cette semaine, Wilhelm Schwartz parle de Uwe Johnson. L'émission est réalisée par André Major.

«Crois ou meurs»

À quand le manifeste vidéo-clip?

L'ENJEU DU MANIFESTE/
LE MANIFESTE EN JEU
Jeanne Demers et Line McMurray
Le Préambule, 156 pages

LES ESSAIS

LORI SAINT-MARTIN

NOTRE SIÈCLE est celui de la contestation politique et culturelle. Pensons au dadaïsme, au surréalisme, au futurisme et à la révolte des femmes, des peuples dominés, des étudiants et de tant d'autres groupes. Les formes mêmes se multiplient : affiche, tract, placard, mais aussi graffiti, *tee-shirt*, macaron. À quand le manifeste vidéo-clip ? Jeanne Demers et Line McMurray analysent ici le manifeste comme un acte de parole qui s'élève contre l'autorité et qui se retrouve, paradoxalement, récupéré par elle.

Le manifeste peut être écrit, ou encore agi : la première Nuit de la poésie, les festivals dadaïstes, Lacan donnant ses cours le dos tourné aux étudiants. C'est un texte ou un geste choc, différenciant de la performance ou du pamphlet par son caractère inattendu et agressif. La provocation y joue un rôle de premier plan. Marinetti, le père du futurisme italien, précise qu'il faut des cibles bien choisies et « de la violence et de la précision » dans l'attaque.

Le trait marquant du manifeste, selon les auteurs, c'est la position qu'il prend face à l'Institution. Sur la base du rapport au pouvoir central, on peut identifier quatre types de manifestes. Tout d'abord, le manifeste d'imposition, qui émane de l'autorité en place et qui vise donc, à la manière d'une loi, à maintenir le pouvoir. Entrent dans cette catégorie les décrets des princes et des États aussi bien que les arts poétiques, comme celui de Boileau, qui consacre le classicisme.

À l'autre extrémité, on retrouve le manifeste du réseau parallèle, qui refuse toute forme de pouvoir (manifestes féministes ou contre-culturels). Entre les deux, le manifeste

qui cherche à imposer un nouveau pouvoir central (les manifestes dadaïstes de Tzara) et celui qui désire déplacer le pouvoir du centre vers la périphérie. La plupart des manifestes littéraires québécois, dont le plus célèbre demeure *Refus global*, se rangeraient dans la dernière catégorie.

Le manifeste doit son existence même au refus qu'il oppose à l'ordre. Les auteurs soulignent le paradoxe qu'il y a à étudier, donc à faire entrer dans l'institution universitaire, un genre hors institution. Fixer le subversif, n'est-ce pas le figer, le neutraliser ? D'ailleurs, autre paradoxe, le manifeste assure la survie du système, en permettant aux dominés de se dévouer à leur aise. La vague contestataire vient se briser contre le roc du pouvoir, assurant la pérennité de celui-ci.

« Crois ou meurs », dit le manifeste, cherchant à avaler tous ceux qui pensent autrement. C'est ainsi que même les manifestes d'opposition basculent vers l'imposition d'une vérité qu'on veut incontestable. Le manifeste sera même d'autant plus efficace que sa volonté de puissance ressortira avec éclat. Il faut surprendre, choquer, ébranler ceux qui le reçoivent. Les circonstances dans lesquelles on présente le manifeste sont donc de la première importance, tout comme l'aspect matériel du texte : le format, les caractères, même la couleur du papier. Marinetti allait jusqu'à parler d'une « révolution typographique ».

Certains manifestes sont reproduits tels quels dans le livre de Jeanne Demers et de Line McMurray, nous permettant de mesurer le fossé qui sépare les caractères gras de Paul Chamberland, réguliers et sûrs d'eux, de l'écriture pâle et tremblée de Sophie Podolski, qui dit son mal de vivre intime.

Parce qu'il repose sur l'effet de surprise, le manifeste doit toujours se renouveler, menacé sans cesse de récupération, donc de mort. Il ne faut pas s'étonner alors de son déclin, déjà amorcé, ni de l'apparition d'anti-manifestes, qui déconstruisent



Raoul Duguay
à la Nuit de la poésie 1980

le genre en le parodiant. Un exemple : les manifestes de l'Oulipo (Ouvroir de littérature potentielle, auxquels participaient, entre autres, Georges Perec et Raymond Queneau). Ces textes ironiques soulignent la modestie du mouvement et son caractère tranquillement marginal, loin du fracas des textes futuristes ou autres. Peut-être assistons-nous, comme le suggèrent les auteurs, à la fin du discours de vérité.

Lettre d'amour à Toulmonde, Manifeste vélorutionnaire, Manifeste électrique aux paupières de jupes, De la déception pure, manifeste froid, The Lettuce Manifesto, Clavicle Sling Shot, Mani-fesse mium/mium, Destruction du livre... : les titres seuls font rêver. Mais les auteurs, cherchant à définir le genre, rejettent dans l'ombre les manifestes individuels au profit d'une typologie qui, bien que fort intéressante, fait écran entre les textes et nous. Ici, la théorie risque d'éloigner le lecteur moyen du manifeste au lieu de l'en rapprocher.



PHOTO JEAN-PIERRE ROY

Aux *Dimanches de Clémence*, demain soir à Quatre Saisons, les invités de Clémence Desrochers sont : à gauche, Huguette Lapointe-Roy et Andrée Lachapelle; à droite, Kolette Turcot et Paul Ohl.

NOTES DE LECTURE

LE LIVRE DE PRÉFACES
SUIVI DE
ESSAI D'AUTOBIOGRAPHIE
Jorge Luis Borges
Folio, n° 1794, 337 pages

CETTE RÉÉDITION du célèbre *Livre de préfaces* du regretté Borges, mort l'été dernier à Genève, rappelle la disparition du plus grand et intelligent lecteur du 20^e siècle. Un lecteur inactuel, puisque les préfaces rassemblées ici introduisent, pour la plupart, des œuvres classiques, telles celles de Shakespeare, Cervantes, Carlyle, Swedenborg, Henry James, Franz Kafka, Melville, Whitman, etc. Ces textes ont été écrits entre 1923 et 1974. C'est donc dire qu'ils parcourent toute la période active de Borges en tant qu'écrivain. Le grand conteur, essayiste, poète et

conférencier s'y montre un brillant lecteur qui saisit au mieux les enjeux des œuvres qu'il présente. Bien sûr, un écrivain n'abandonne jamais complètement ses idées artistiques lorsqu'il commente les livres qui lui tiennent à cœur. Il est intéressant de voir, à cet égard, Borges ramener à lui les œuvres de Melville et de Kafka. Son autobiographie montre, hors de tout doute, que Borges est un véritable homme de lettres. De sa plus tendre enfance à un âge avancé, on le voit se pencher sur des textes et se battre avec les mots. Un itinéraire d'intellectuel raconté dans un style oral que rehaussent, au passage, de fines observations sur les livres et les gens.

— Guy Ferland

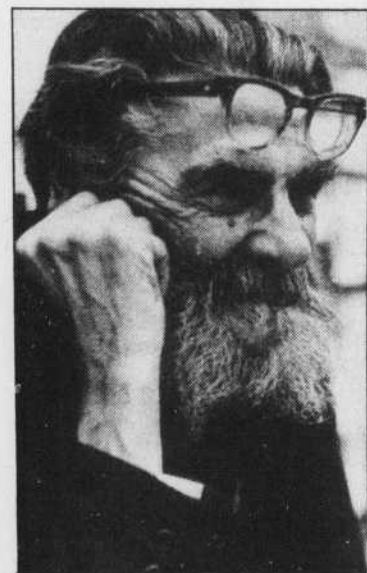


Colloque:

Politique et santé mentale
des peuples

Atelier sur:

Afrique du Sud
Amérique Centrale
Québec
25 avril, 9h30
info: 598-7377



Alfred Desrochers.

n'est certes pas terminé parmi nos écrivains. Il est intéressant de noter les arguments des années 1930.

PSYCHIATRIE

Écriture et folie, par Monique Plaza, Presses universitaires de France, coll. « Perspectives critiques » dirigée par Roland Jacard, Paris, 1987, 217 pages.

QUELS SONT les rapports entre folie et écriture ? La question subsiste. C'est Antonin Artaud qui écrivait : « S'il est encore quelque chose d'inférieur et de véritablement maudit dans ce temps, c'est de s'attarder artistiquement sur des formes, au lieu d'être comme des suppliciés que l'on brûle et qui font des signes sur leurs bûchers. » Quel chemin Maupassant, Woolf, Beckett, Duras, Highsmith et d'autres ont-ils emprunté pour aller à la rencontre de la folie ? C'est ce que se demande l'auteur de ce livre, Monique Plaza, docteur en psychologie et psychothérapeute. Il y a dans ce livre des chapitres fascinants, comme celui qui traite des rapports entre Artaud et les surréalistes.

REVUES

Le Beffroi, n° 11, Québec, avril 1987, 188 pages.

CETTE REVUE veut allier les textes de création et la philosophie. Au sommaire de ce deuxième numéro, on rencontre une variété de signatures. Jean Éthier-Blais commente le livre *Si-gnifié Hubert Aquin*. On lit aussi des textes de Jean Brun, Clément Marchand, Jean-Pierre Issenbuth, Meery Devergnas, François Hébert et d'autres. Sans oublier quelques lettres de Gabriel Marcel à Louis Lavelle et des textes de Benjamin Fondane, signés à Bucarest en juin 1929. La revue se complète de quelques pages d'aphorismes. Retenons cette pensée de Karen Blixen : « Il paraît que les lions pris au piège et enfermés dans une cage souffrent plus de l'humiliation que de la faim. »

Passages, n° 11, Sherbrooke, 1987, 64 pages.

CETTE REVUE nous fait connaître les principaux écrivains qui publient en Estrie. Au sommaire de ce numéro récent figurent les noms de Jean Civil, Bertrand Bergeron, Pierre Desruisseaux, Huguette O'Neil et André Bernier, entre autres.

RÉPERTOIRE

Répertoire des écrivains francophones des Cantons de l'Est, édité par l'Association des auteurs de la région, Sherbrooke, 1987, 172 pages.

DES PHOTOGRAPHIES un peu pâles, des bibliographies et des extraits critiques pour de nombreux auteurs. Un outil d'information qui montre aussi la vitalité littéraire d'une région.

HUMANISME

La Dimension spirituelle de notre société, Marcel Laflamme, éditions Paulines & Médiaspaul, Québec et Paris, 1987, 221 pages.

L'AUTEUR est professeur en administration à Sherbrooke. Il propose « une vision chrétienne de notre devenir ». Comment se passionner pour quelque chose d'infiniment plus grand que l'unique consommation ? Comment rayonner dans le concert des nations via un projet de société original et édifiant ? Comment faire refluer la joie et l'espérance chez les Québécois ? Comment entrevoir des possibilités collectives fécondes ? L'auteur fonde son cheminement et ses réponses sur un humanisme chrétien.

POÉSIE

Deux amants au revolver, Jean-Marc Desgent, *Les Herbes rouges*, n° 154, Montréal, 1987, 40 pages.

VOICI « l'histoire » toute simple, dit l'éditeur, d'un homme et d'une femme fascinés par la passion des mots, la solitude, la mort. Ils cherchent les moyens de vivre au-delà d'eux-mêmes. Voici un recueil, nous rappelle encore l'éditeur, « au style violent, tordu et chargé d'émotions ».

— Jean Royer

Les Belles
Rencontres
de la librairie
HERMÈS

aujourd'hui 18 avril
de 14h à 16h
JEAN ROYER

auteur de
DEPUIS L'AMOUR
Éditions de L'Hexagone

samedi 25 avril
de 14h à 16h
ANDRÉ MAJOR

auteur de
L'HIVER AU COEUR
XYZ Éditeur

samedi 30 mai
de 14h à 16h
MAURICE LEVER
auteur de
ISADORA
aux Éditions BELFOND

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 14h30

de 9 à 9
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

LITTÉRATURE

Écrits du Canada français, n° 59, Montréal, 1987, 193 pages.

REANIMÉE par Paul Beaulieu depuis deux ans, cette revue continue de reprendre sa place dans notre paysage littéraire. Au sommaire de ce numéro, des textes divers de fiction et de réflexion de Jean-Pierre Duquette, Daniel Gagnon, Jacques Brossard, Pierre Trotter, Willie Chevalier, ainsi qu'une pièce radiophonique d'André Ricard, *Prière pour hâter la fin du monde*.

Le grand intérêt de ce numéro 59 des *Écrits* reste une correspondance de six lettres écrites de 1930 à 1932 entre Alfred Desrochers et René Garneau. Paul Beaulieu nous présente les missives sous le titre bien choisi : « Le poète et le lettré ».

Le poète de Sherbrooke et le jeune étudiant de Québec entretiennent une discussion sur leurs visions de la littérature. Garneau se sent de culture européenne et Desrochers affirme son identité américaine. Voilà un débat qui

Esther Rochon: une écriture «cool»

Des nouvelles pour sortir du labyrinthe



Esther Rochon PHOTO JACQUES GRENIER
Pas d'allégories faciles, mais des univers intérieurs scrupuleusement cartographiés.

LE TRAVERSIER
Esther Rochon
éditions de la Pleine Lune
1987, 188 pages

LETTRES QUÉBÉCOISES

JEAN-ROCH BOIVIN

GAGNANTE du Grand Prix de la science-fiction et du fantastique québécois 1986 pour son roman *L'Épuisement du soleil*, Esther Rochon était également parmi les finalistes du prix Molson de l'Académie canadienne-française. Ce que les *aficionados* distinguent, l'institution littéraire le salueait : une écriture et une vision neuves (malgré qu'elles semblent prescrites par le genre) mais peut-être bien plus quelque chose de très très ancien, de classique, aussi classique que *Les Voyages de Gulliver*, que *Les Aventures de Robinson Crusé* ou que *Candide*. C'est le récit d'une quête de soi-même, à travers le voyage.

Rendre compte de la lecture d'un recueil de nouvelles est toujours un exercice acrobatique. On cherche un lien entre des textes souvent écrits à des époques différentes et que l'intention de l'auteur était, justement, de circonscrire. Chez Esther Rochon, le problème ne se pose pas. La parenté entre ses nouvelles est si forte que s'il n'était, pour chacune, proprement spécifié qu'elles ont fait l'objet d'une parution antérieure

dans des revues spécialisées, on croirait qu'elles forment un tout, créant un lieu et un temps romanesques. Dans ces mondes d'anticipation, la narratrice nous entraîne avec une élégance détachée, désamorçant l'insolite. Une écriture «cool».

Toutes ces nouvelles sont sous le signe du passage, comme en fait foi le titre du recueil. Dans «Le labyrinthe», trois femmes relatent tour à tour leur parcours pour trouver le «centre». La troisième est née dans le labyrinthe. Elle écrit : «J'ai trouvé le centre; il lui arrive de s'exprimer à travers moi. Ma perception du monde est comme avant, mais elle ressemble à un papier découpé posé devant la lumière du centre. Ma vie sans doute va continuer avec les impulsions qui y étaient déjà présentes, s'inscrire comme un ornement supplémentaire sur cet immense papier, beau par endroits, déchiré à d'autres, et qui, ailleurs, brûle» (p. 30). Dans «L'escalier», une femme grimpe interminablement, fuyant une incessante marée. Elle n'en redescendra pas. Seulement. Et ça ressemble à la vie. Quoi qu'il en soit, l'auteur ne fait pas d'allégories faciles. Ce sont des univers intérieurs qu'elle cartographie scrupuleusement. L'hiver nucléaire, les mutants, les extra-terrestres sont au rendez-vous, et les héros/héroïnes avancent, fuites ou quête, coûte que coûte. Les gestes sont de survie, apparemment dépouillés de valeurs «sentimentales». Non pas que les

sentiments n'aient pas cours, mais ils ne semblent plus avoir la même valence. La narratrice écrit : «Ils s'aimaient beaucoup, même s'ils n'existaient pas en absolu, ce dont ils se rendaient fort bien compte» (p. 45).

Dans ces mondes-là, d'Esther Rochon, on se déplace beaucoup à la recherche de soi-même. Il y a des sas pour entrer et sortir du labyrinthe, des traversiers d'un monde à l'autre, cet escalier dont on ne redescend pas et même un train emportant toute la population d'un village à son bord, et chiens, et chats, et canaris (le monde est fait de ça !), fonçant à travers une forêt de vitrail.

On n'entre pas dans ces mondes-là sans guide. La narratrice se fait discrète sans s'effacer. Son style est dépouillé, minimaliste, le ton retenu, empreint de sobre poésie pour faire voir la face cachée des choses. Même le portrait d'une société se brosse en quelques traits : «C'était une société cruelle mais riche. Ailleurs, les sauvages qui gardaient leurs monstres crevaient de faim avec eux. Ailleurs, ceux qui avaient beaucoup d'enfants ne pouvaient les nourrir. Ici, il y avait peu d'enfants et pas de monstres» (p. 107). Est évalué tout le fatras romantique des idéologies; reste cette quête d'un Graal qui s'appelle ailleurs.

Vous cherchez de nouvelles frontières? Le dépassement est au programme et l'embarquement garanti. Pas le retour. Ce livre est un sas à sens unique. Cythère, c'est complet, reste le voyage à Ithaque.

Par l'auteure de
LA CHAMBRE
DES DAMES



Jeanne Bourin LES AMOURS BLESSÉES

«De la vis, j'en fus fou.» C'est ainsi que commencent à Blois, en 1545, les amours d'une beauté de quinze ans, fille d'un riche banquier, et d'un jeune poète inconnu. Il se s'appelle Cassandre Salvati. Il se nomme Pierre de Ronsard. Amours passionnés et semées d'obstacles: Ronsard est clerc tonsuré, il ne peut donc se marier. Cassandre épouse alors un jeune seigneur du voisinage. De serments en ruptures, de réconciliations en scandales, ces amours durent pourtant quarante ans, jusqu'à la mort du poète.

En librairie à 19,95\$
Aux éditions Table Ronde/Lacombe

«Un grand
roman policier.»
(Le Soleil)

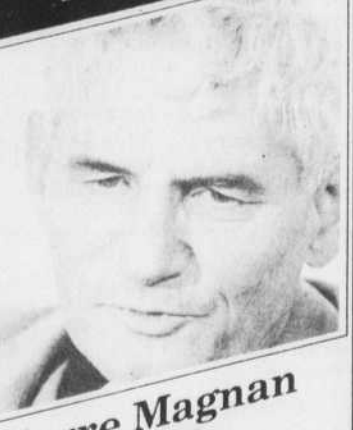


Chrystine Brouillet LE POISON DANS L'EAU

«Le poison dans l'eau est non seulement un grand roman policier (sans doute le premier à avoir été écrit par un auteur québécois), qui s'inscrit dans la grande lignée des Patricia Highsmith, des Alain Demouzon ou des Boileau-Narcejac; c'est aussi un grand roman d'amour, un roman de la passion, que l'on re-ferme en sachant que l'on vient d'en apprendre un peu plus sur les motifs inavoués qui nous font vivre.» (Guy Cloutier, *Le Soleil*)

En librairie à 14,95\$
Aux éditions Denoël/Lacombe

Par l'auteur de
LA MAISON
ASSASSINÉE



Pierre Magnan LA NAINES

«Une naine m'a aimé lorsque j'avais quatorze ans. Elle mesurait quatre-vingt-huit centimètres de haut. Elle se propulsait de grands pieds, ceux-ci s'étant normalement développés. Ses traits étaient mollement sculptés dans une sorte de saindoux livide...» Chronique d'un été torride et roman d'apprentissage, tendre et douloureuse éducation sentimentale, *La naine* est sans conteste le plus beau livre de l'auteur de *La maison assassinée* et des *Coumiers de la mort*.

En librairie à 19,95\$
Aux éditions Denoël/Lacombe

Lapointe

Suite de la page D-1

«Pour écrire cet essai, me dit Melançon, qui est professeur à l'Université de Montréal, j'ai voulu garder une certaine distance. Je ne voulais pas tant donner mon opinion sur cette poésie que de laisser le plus possible l'oeuvre se présenter. J'ai essayé de me mettre au service de l'oeuvre de Paul-Marie Lapointe.

NOTES DE LECTURE

LA BELLE ÉPOQUE

Boris Vian
10/18, n° 1842, 285 pages

BORIS VIAN, on le sait, a brûlé la chandelle par les deux bouts. Il est mort, comme il l'avait prédit, avant d'avoir atteint 40 ans, en 1959. Mais sa courte existence a été bien remplie, comme en témoigne, si besoin en était encore, ce recueil d'articles écrits entre 1945 et 1959, soit durant toute la période de production littéraire de l'auteur de *L'Écume des jours*.

Ces textes, inédits en volume ou totalement inédits, traitent des sujets les plus variés : de l'automobile aux scènes de ménage, en passant par la critique littéraire ou les reportages économiques... sans oublier les articles sur les variétés dans lesquels l'auteur d'*En avant la zizique* montre sa grande connaissance de la musique et de la chanson.

Boris Vian aborde tous ces sujets avec un égal bonheur. Il est toujours pertinent et divertissant. Son écriture incisive, son humour souvent caustique et sa vaste érudition charment littéralement le lecteur.

— Guy Ferland

L'ALCOOL AU VOLANT
C'est criminel
QU'ON SE LE DISE
Un appui de votre journal à la campagne de la Régie de l'assurance automobile du Québec

ASSOCIATION DES ÉDITEURS CANADIENS
DATE À RETENIR
LE 21 NOVEMBRE 1987
LE BAL DES ÉDITEURS

LE ROMAN VÉCU D'UNE GÉNÉRATION
Hervé Hamon
Patrick Rotman
GENERATION
Les années de rêve
29,95\$

portant dans l'histoire de la littérature québécoise. Mais les lecteurs de l'essai de Robert Melançon remarqueront qu'à aucun moment dans le petit livre, ni par l'éditeur ni par l'essayiste, il n'est fait mention des origines québécoises de Lapointe. On présente plutôt sa poésie comme issue de la tradition lyrique française et «cépendant américaine».

«Je n'ai pas présenté une seule fois Lapointe comme un «poète québécois» et c'est délibéré, me confie Robert Melançon. Car si je lis sur

Jaccottet, par exemple, il ne m'intéresse pas de le voir présenté comme un Suisse. C'est son oeuvre qui m'importe. Paul-Marie Lapointe est un poète québécois, cela se lit, cela va de soi.»

Mais alors, d'où vient Paul-Marie Lapointe, se demanderont sans doute ses nouveaux lecteurs de la francophonie. — De la poésie. Car c'est bien ce poète qui écrivait : «Nul amour n'a la terre qu'il embrasse/ et ses fleuves le fuient...»

— Jean Royer

ESSAIS

Le réel et le théâtral
Naim Kattan
Pour Naim Kattan, le théâtre représente le point de partage entre l'Orient et l'Occident, théâtre dans le sens de médiation car selon lui le rapport que l'Occident établit avec le réel passe toujours par la médiation du théâtre.
192 pages 12,95 \$

La mémoire et la promesse
Naim Kattan
Suivant l'itinéraire biblique, Naim Kattan apprend que l'attente n'est pas l'exil et que l'oubli d'une promesse non accomplie, la perte d'une mémoire nous plonge dans l'exil.
160 pages 12,95 \$

Le désir et le pouvoir
Naim Kattan
Dans cet ouvrage, Naim Kattan poursuit son interrogation inquiète de nos vies et de notre civilisation et nous incite à poursuivre le débat et la réflexion.
198 pages 16,50 \$

Le repos et l'oubli
Naim Kattan
Vient de paraître, ce livre de réflexion et d'interrogation sur les civilisations vécues ou observées par l'auteur.
198 pages 16,50 \$

hurtubise hmh
7360, boulevard Newman LaSalle (Québec) H8N 1X2
Téléphone (514) 364 0323

LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR
LE PLAISIR

des
livres

Une certaine vieillesse

D'un récit à l'autre, on se sent coupable...

PROMENADE DANS UN PARC
Louis Calaferte
Denoël, 1987, 187 pages

LETTRES ETRANGERES

ALICE PARIZEAU

SELON GERMAINE B., une femme tout à fait exceptionnelle, croyez-moi sur parole, « chaque âge a ses plaisirs » et c'est là une affirmation qui déculpabilise les générations. On la retrouve, d'ailleurs, aussi bien en littérature qu'en peinture. C'est ainsi que le titre du livre de Louis Calaferte, *Promenade dans un parc*, avait évoqué pour moi, au prime abord, ces tableaux où les pêcheurs à la ligne taquent le poisson. Sur les bords de la Seine ou de la Marne qui ressemblent à des jardins, ils ont l'air aussi heureux que le vieux Britannique de Hornyack. Cette artiste-peintre, désormais montréalaise, le présente souriant sur le banc d'un parc très anglais où les jolies filles qui ignorent les joies de la retraite lui font signe de loin.

L'ensemble des récits, histoires courtes d'une page ou deux, de Calaferte ne sont pas, toutefois, de la même facture. L'auteur, qui a à son actif une trentaine d'ouvrages — pièces de théâtre, poésies, récits et entretiens — raconte dans un style fort

beau sa vision du monde, désenchantée, amère et, hélas, vraie !

« Ce que j'avais cru être un jardin public était celui de l'hôpital où certains malades se promenaient de ce pas précautionneux des convalescents qui semblent hésiter à se persuader que le mouvement de la vie va les reprendre dans son cours. »

La *Promenade dans un parc*, c'est le reflet de la vieillesse, de l'homme seul, pauvre, exploité qui n'a ni beaux souvenirs, ni amour, ni tendresse où puiser un peu de courage. L'indifférence de ceux qui l'entourent cotoie la méchanceté et un manque d'humanité tel qu'on ne peut éviter de réfléchir à la condition des gens âgés dans les sociétés occidentales où l'on discute pourtant à perdre haleine de nos efforts attentionnés envers le « troisième âge ».

Louis Calaferte sait brosser, avec une remarquable économie des mots, des images qui ne s'oublient pas.

« Il est vrai qu'on m'a moi aussi refoulé de pièce en pièce vers l'ancien débarras, mais ce ne fut que par nécessité, au fur et à mesure que la famille de mes bienfaiteurs s'agrandissait et, pour être juste, du moment que me déplacer devient chaque jour plus problématique, que faut-il d'autre à mon bien-être que ce peu d'espace meublé d'un lit, d'une table et d'un fauteuil ? »

L'écrivain dessine aussi, par pe-

tites touches, le portrait fidèle de ce parc, qui est en même temps un jardin zoologique où les jeunes rejettent leurs aînés et les poussent vers la mort tout en prétendant en prendre soin. D'un récit à l'autre, on se sent coupable, car on entre dans le jeu et on s'attache au principal personnage, à celui qui raconte à mi-voix ce qu'il pense, ce qu'il espère et ce qu'il est obligé de supporter. C'est probablement cela, la force de Louis Calaferte, ce talent qui crée une présence vivante, tangible et contre laquelle on ne peut pas se défendre. Impossible de protester, de nier l'impuissance de son héros sans nom ni visage, car l'écrivain sait parer les coups et réfuter à l'avance les objections.

« ... Sois attentif à leurs préoccupations, écrit-il, viens-leur en aide avec simplicité et bonne humeur ; à la fin ils ne te repousseront pas. » Erreur, conclut le narrateur du récit. Cela ne sert à rien d'essayer puisque les autres le traitent comme un chien dont il occupe la niche. Dès lors, une seule attitude s'impose !

Résolus à vous décimer, ce sont des fauves, traitez-les comme tels. »

Moraliste à sa façon, Louis Calaferte dénonce l'hypocrisie de notre civilisation où il y a de moins en moins de place pour l'amour désintéressé et la solidarité des générations. Certes, l'État prend en charge ceux qui ne peuvent plus mener une existence autonome, mais entre les

formulaires déshumanisés, les centres spécialisés et les employés indifférents, l'individu cherche en vain cette compréhension et ce respect auxquels il croit avoir droit en raison de son expérience de vie. Aucune comparaison possible avec les « nobles vieillards » d'autrefois, entourés et écoutés comme des oracles.

Mais que deviennent, dans tout cela, la notoriété et les réussites du passé ?

« Les plus hautes récompenses m'étaient périodiquement décernées, mais je ne sais comment, on s'arrangeait pour que les bénéfices de cette notoriété retombassent avec éclat sur d'autres dont la médiocrité n'avait pu les obtenir. »

Est-ce une confession de l'écrivain déçu ? Le mérite de ces récits, écrits généralement à la première personne, réside dans le fait qu'ils dénoncent la condition commune à des multitudes et ne se limitent pas uniquement à une longue plainte de l'artiste.

Un livre à lire, en somme, et cela d'autant plus que, depuis quelque temps, on assiste au Québec à un renouveau d'intérêt pour un genre littéraire qui consiste à présenter aux lecteurs un ensemble de textes très courts. La revue XYZ, entre autres, s'efforce de faire connaître ainsi au public plusieurs auteurs en suscitant leur collaboration à cette catégorie de volumes. À l'opposé, ce qu'on re-



Louis Calaferte : Des récits qui ne se limitent pas à une longue plainte de l'artiste.

tient à partir de l'exemple de *Promenade dans un parc*, c'est l'unité de ton qui, sous la plume de Calaferte, crée une poignante image de la crise

des valeurs de notre époque, mais qui, traitée dans un style différent, pourrait facilement devenir artificielle et lassante.

Un p'tit gars de Georgie, Erskine Caldwell



Erskine Caldwell en 1975.

Photo CP

GUY FERLAND

« VOILÀ, ma journée est terminée, je suis au soir de ma vie. Dès le début, j'ai poursuivi un dessein : révéler à travers mon oeuvre romanesque l'esprit qui anime chacun, face aux joies ou aux chagrins de l'existence. » C'est sur ces mots que nous laissait Erskine Caldwell dans son autobiographie, *La Force de vivre*, parue à la fin de 1986 (voir notre recension de l'ouvrage dans LE PLAISIR DES LIVRES du 14 mars). Mission accomplie, aurait-on eu envie de dire à Erskine Caldwell, mort d'un cancer au poumon samedi dernier. Car toute son oeuvre est un témoignage âpre et révélateur de la pure existence des « petits Blancs » et des « pauvres nègres » du « Sud profond ».

Le grand conteur et voyageur, dernier survivant des géants de la littérature américaine, a eu une existence bien remplie. Né le 17 décembre 1903 en Georgie, Caldwell a promené sa silhouette dégingandée un peu partout aux États-Unis et

voyagé aux quatre coins du monde. Il a été reporter en URSS, en 1941, pour le magazine *Life* et la radio CBS ; il a été scénariste pendant cinq ans à Hollywood, et il a écrit des articles du Mexique et de la Tchecoslovaquie pour des journaux. Comme plusieurs écrivains américains, il a exercé tous les métiers avant de devenir romancier (marchand de peaux de lapin, ramasseur de coton, chauffeur, reporter sportif, joueur de football professionnel, garçon d'écurie, caissier, portier, garde du corps, rédacteur de notices nécrologiques, critique littéraire, etc.). Elevé avec les Noirs et les pauvres blancs dans le sud des États-Unis, c'est d'abord leur monde sordide de misérables qu'il va décrire dans *The Bastard* (1929) et *Poor Fool* (1930). Dans *La Route du tabac* et *Le Petit Arpent du bon Dieu*, ses deux chefs-d'oeuvre, Caldwell raconte, dans un langage cru, direct, simple et efficace, les difficiles conditions d'existence des métayers qui doivent attendre les ventes du tabac ou du coton pour acheter leur pain quotidien. Dans cet uni-

vers de la nécessité, les hommes sont réduits à leur plus simple définition ; les passions rudes, la faim, la sexualité, le lynchage et la violence gratuite se disputent le coeur et le ventre de ces misérables. La terre et la chair sont les seuls dieux dans ce pays de misère.

Caldwell ne jugeait personne. Sa seule ambition était, nous dit-il dans ses mémoires, « de parler des dures conditions économiques et sociales des non-privilegiés, de façon à émouvoir le lecteur et à susciter peut-être en lui de la compassion à l'égard de ces créatures d'un monde sous-humain ». Son engagement social et politique ne dépassait pas cette tâche de reporter, répétait-il sans cesse.

Dans un livre essentiel pour comprendre toute l'oeuvre de ce grand écrivain, *Call it Experience* (« Mais l'art est difficile »), il racontait sa dure percée au firmament des lettres américaines et donnait quelques conseils pratiques aux jeunes auteurs. Il se dégage de ce livre autobiographique que la plus grande qualité d'un écrivain, c'est sa persévé-

rance. Caldwell nous explique, en effet, comment il a réussi à faire publier une première nouvelle en envoyant deux nouvelles par semaine à un rédacteur d'une revue littéraire...

« Sa conception de la création littéraire était assez simple. Selon Caldwell, un roman ou une nouvelle doit avoir pour base une histoire imaginaire avec une intrigue qui tient le lecteur en haleine et une assez grande profondeur pour lui laisser une forte impression. En travaillant de neuf heures à cinq heures, six jours par semaine, 10 mois par année, et en réécrivant une douzaine de fois chacun de ses textes, Caldwell parvenait à ce résultat. »

Mais, depuis ses premiers livres, qui firent scandale entre 1930 et 1940, Caldwell était tombé dans un oubli relatif. La critique américaine boudait ses oeuvres ultérieures qu'elle jugeait répétitives et monotones. Caldwell ne semblait pas pouvoir se renouveler et son style ne correspondait plus au goût du jour. Son parti pris anti-intellectualiste lui a peut-être joué un vilain tour, lui qui disait lire seulement six livres par année...

Quoi qu'il en soit, les plus grands lui ont rendu hommage pendant sa vie, William Faulkner et Norman Mailer entre autres. Il était considéré, avec John Dos Passos, William Faulkner, Ernest Hemingway et John Steinbeck, comme un des cinq plus grands écrivains américains. Sa disparition laisse un grand vide sur l'« âge d'or » de la littérature américaine.

DEUX FEMMES

Harry Mulish
Actes Sud

MONIQUE BOSCO

ON NE ME l'aurait pas dit, prouvé noir sur blanc, jamais je n'aurais compris, par moi-même, qu'Albertine, une des plus séduisantes héroïnes de Proust, était un homme. Et, ma foi ! je continue à croire que mon « plaisir du texte » n'en aurait été ni troublé ni altéré, si j'avais continué à l'ignorer.

Mais revenons-en à nos moutons de cette semaine. Connaissez-vous la littérature néerlandaise contemporaine ? Moi, non. J'ai donc été contente de recevoir, en service de presse, un roman de Harry Mulisch qui s'intitule *Deux femmes*. Il fut écrit en mai-juin 1975, l'auteur nous le précise comme si le temps pris pour sa fabrication « faisait quelque chose à l'affaire »... Plus de 10 ans plus tard, traduit en français par Philippe Noble, le roman est publié aux

éditions Actes Sud.

Entre-temps, l'auteur a reçu le prix P.-C.-Hooft, « la plus haute distinction littéraire néerlandaise » et, comme l'indique le « prière d'insérer », deux de ses oeuvres, *Deux femmes* et *L'Attentat*, ont été portées à l'écran. L'épigraphie de ce livre, elle, nous indique clairement l'intention de son auteur, qui cite Sappho :

« De nouveau mon coeur frémit sous Eros, / Comme les chênes des monts sous l'assaut du vent. »

Deux femmes, donc. Une relation « duelle » s'instaure, qui tournera, comme il se doit, en triangle. Et qui finira dans le sang. Je ne vous en dirai pas plus. Je ne vous raconterai pas « l'histoire ». C'est contre mes principes. Disons que la trame est mélodramatique à souhait. Et c'est « bien ficelé en diable », comme on l'aurait dit du temps d'Henri Bernstein ! Pas étonnant que le cinéma s'en soit emparé. Après tout, récemment, Resnais, lui aussi, a bien fait *Mélo*, sur un texte de Bernstein justement, et avec le succès que l'on

sait.

Deux femmes, donc, s'aimaient d'un amour tendre. Écrit par un homme, traduit par un autre, ce récit, néanmoins, n'emporte pas mon adhésion. En cette époque où les femmes sont plus plus ou moins forcées de « théoriser leur féminité », je m'étonne qu'un auteur se risque à nous décrire les amours de deux femmes avec des fantasmes aussi masculins, nourris de citations d'Oscar Wilde, de petits jeux scatologiques où l'on voit ces deux jeunes

femmes, par exemple, passer la soirée à mesurer « queues et étrons ». Le dialogue, entre elles, n'est guère plus convaincant : « Tu vas avoir tes petits ennuis ? », demande Laura à Sylvia. Et la scène centrale, située dans un théâtre, à Amsterdam, nous décrit la première d'une pièce intitulée *Amis d'Orphée*, où auteur et critique dissertent sur les nécessités du travesti, depuis la plus haute antiquité.

Moi, cela m'est égal. Je recommanderais même la lecture de l'oeuvre de Harry Mulisch car il apporte la

preuve, par l'absurde, qu'il y a bien une « écriture-femme ». Car, d'après moi, jamais deux femmes qui s'aiment, peintes par une autre femme, n'auraient utilisé semblable langage et images. Comme le disait jadis, familièrement, Colette au « petit Marcel » (et je la cite en traduction libre) : « Pour Sodome, vous êtes admirable. Pour Gomorrah, par contre, vous repasserez... »

Il y a donc bien eu erreur sur la personne, à la croisée des chemins, entre le côté de Guermantes et celui des jeunes filles en fleurs.

Faut
LE DEVOIR
pour
le croire!



The Blessed Ones,
Ingmar Bergman

Montréal: 23 avril 21h00 — Québec: 27 avril 21h30

7 P, cuis., S. de B., ...À Saisir
Agnès Varda

Montréal: 24 avril 21h00 — Québec: 25 avril 19h00

Letters home
Chantal Ackerman

Montréal: 24 avril 21h00 — Québec: 2 mai 21h30

Folie ordinaire d'une fille de cham,
Jean Rouch

Montréal: 26 avril 19h00 — Québec: 28 avril 21h30

Info: Montréal: 598-7377 — Québec: 529-3775

À l'émission APOSTROPHE du 19 avril:

- HISTOIRE DE L'ÉDITION FRANÇAISE en 4 volumes
- TOUS LES LIVRES AU FORMAT DE POCHE 1987
- PRÉFACES

et dans la collection "Histoire du Livre":

- LE LIVRE FRANÇAIS SOUS L'ANCIEN RÉGIME
- HISTOIRE DES BIBLIOTHÈQUES PUBLIQUES EN FRANCE DE LA RÉVOLUTION À 1939
- LE TRIOMPHE DU LIVRE

Tous ces titres sont disponibles chez votre libraire et diffusés par les
ÉDITIONS DU CERCLE DE LA LIBRAIRIE
PROMODIS
C.P. 305, Saint-Lambert, J4P 3P8 Tél.: (514) 671-3888

Université de Montréal

**Pour
comprendre
le Québec
d'aujourd'hui**

Une approche
multidisciplinaire.

Un vaste choix de cours.

Une équipe exceptionnelle
de professeurs et
d'invités parmi les
personnalités marquantes
de notre milieu.

Ce programme est destiné
aussi bien aux adultes
soucieux de comprendre
leur milieu culturel qu'aux
étudiants qui
souhaiteraient inclure un
mineur en Études
québécoises dans leur
plan de formation.

□ Veuillez m'expédier votre
dépliant

Nom/prénom

Adresse

Ville

Code postal

Retourner ce coupon à:

Service des programmes
facultaires
Faculté des arts et
des sciences
Université de Montréal
C.P. 6128, succursale A
Montréal (Québec)
H3C 3J7

Renseignements
Tél.: (514) 343-7327

LE PLAISIR des livres

De terribles témoins à charge, les femmes des politiciens

Quand elles regardent le fleuve, elles voient pourrir l'Allemagne

FEMMES
DEVANT UN PAYSAGE FLUVIAL
Heinrich Böll
Le Seuil, 236 pages

LE FEUILLETON
LISSETTE MORIN

LE HASARD heureux s'appelle souvent, pour les chroniqueurs — les « littéraires » comme les autres — l'actualité toute bête. En même temps que j'ouvrais, l'autre semaine, *Femmes devant un paysage fluvial*, le dernier roman de Heinrich Böll, le quotidien du matin m'apprenait que Willy Brandt, le père de l'Ostpolitik, prix Nobel de la Paix en 1971, venait d'être « démissionné » par ses pairs, malgré 23 ans de loyaux services envers la social-démocratie ouest-allemande.

Autre prix Nobel, de littérature cette fois et pour l'année 1972, l'écrivain, décédé en 1985, continuait, même dans ce tout dernier ouvrage, terminé quelques mois avant de mourir, de regarder avec lucidité, une ironie cruelle et désespérée sa patrie : l'Allemagne fédérale. Les femmes de ce roman vivent à Bonn, la capitale du pays mais que les habitants de Cologne continuent méchamment de surnommer « le vil-

lage ». Elles sont compagnes, légitimes ou illégitimes, des hommes politiques au pouvoir, ou des éminences grises qui gravitent autour de l'appareil électoral. Quand elles regardent le fleuve, « derrière cette végétation typique des bords du Rhin, faite de bosquets et de buissons », Erika Wubler, Katharina Richter, Eva Plint ou Elisabeth Blaukrämer savent qu'elles ne quitteront pas cet univers de brigue et d'intrigues, de compromissions, de bassesses, tout ce monde politique allemand qui leur fait pourtant horreur. Quand Ernst Grobsch, pour lequel elle a quitté Karl, son mari, lui déclare qu'il ne « quittera pas ce pays. Car cet État est celui qui m'a fait et je veux en être jusqu'à ce que ceux qui ne nous gouvernent pas ne puissent plus nous dominer », Eva Plint répond : « Je ne partirai pas, je reste ici. Ici près de toi. »

La douzaine de chapitres qui composent ce curieux roman, en forme de dialogues, de « scènes » qui pourraient très bien se jouer au théâtre, sont de véritables charges vitrioliques contre l'Allemagne pourris-sante, qui n'a pas encore exorcisé les vieux démons du nazisme, une Allemagne qui déborde de richesses mais que le romancier, sans illusion, considère dévorée de l'intérieur par les scandales personnels et collec-

tifs, le népotisme de ses hommes publics et de ses fonctionnaires : bref, un pays qui ressemble sans doute à beaucoup d'autres États capitalistes, dans le monde, mais que Heinrich Böll, catholique, voue aux gémonies parce qu'il continue de pécher contre la loi évangélique de l'amour du prochain.

Ceux qui « pratiquent » l'auteur de *Portrait de groupe avec dame*, qui ont lu et vu au cinéma, grâce à Volker Schlöndorff, *L'Honneur perdu de Katharina Blum*, retrouveront sans surprise un romancier extrêmement doué pour la critique sociale, mais qui n'a pas perdu pour autant les dons éminents qui font les romanciers. *Femmes devant un paysage fluvial* peut bien accumuler les conversations, les discussions sordides autour des tables, chargées de victuailles, encombrées de tout ce qui ajoute à la bonne chère et aux libations des riches Allemands de l'Ouest, qu'ils soient au gouvernement ou rêvent d'en être, c'est avant tout l'oeuvre d'un écrivain fort, original et constamment partagé entre son amour viscéral du pays et le désespoir, vers la fin de sa vie presque absolu, de ne pas le voir évoluer comme il le souhaitait, à la fin de la guerre. Ce désir profond d'amélioration du « paysage » politique de l'Allemagne fédérale, ce sont les fem-

mes, dans les livres de Böll, et ce dernier roman ne fait pas exception, qui l'expriment le mieux. Leur lucidité est sans faiblesse, encore que certaines d'entre elles succombent au désespoir, tombent dans l'alcoolisme, la folie et — comme Elisabeth Blaukrämer — trouvent un ultime refuge dans le suicide.

C'est au chapitre 6, dans le long monologue d'Ernst Grobsch, racontant par le menu comment il a rédigé la brochure électorale d'un député qu'il méprise souverainement, du nom de Hans Günther Plukanski, que le romancier est le plus étonnamment efficace. Et qu'il transcende la petite histoire électorale d'une province ouest-allemande, au point que tous les « écrivains à gages » de nos hommes politiques à nous pourraient s'y reconnaître, y retrouver leurs humiliations et leurs abdications...

Autre personnage symbolique, chez Heinrich Böll : celui qui casse les pianos, qui « démonte de nuit les instruments et empile avec soin les morceaux devant la cheminée » de certains banquiers. Bonn, qui pourrait l'oublier ? C'est AUSSI la ville de Beethoven. Et même le cynique Grobsch ne peut que se le rappeler avec douleur : « Beethoven me fait toujours pleurer, confesse-t-il, je sais que c'est de mauvais goût. Je sais



Heinrich Böll.

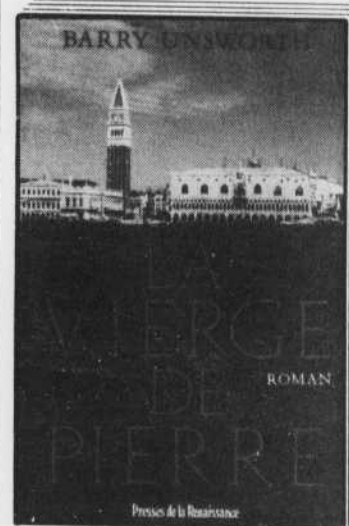
que cela ne se fait pas. Mais il n'y a rien à faire, je ne peux m'en empêcher...

Autre « bon sentiment » à l'Allemagne, le culte pour les enfants : « Celui qui ne veut pas d'enfants, c'est un homme politique », fait observer Eva Plint, dans ce rendez-vous extraordinaire, au bord du Rhin, toujours, avec, justement... un homme politique. Elle se dit, en l'attendant : « Il est sérieux, il prend les choses au sérieux. [...] Peut-être, se dit encore Eva, que les seuls à prendre la politique au sérieux sont ceux qui ont eu une enfance difficile. Pour les autres, c'est un jeu, une profession, un commerce... »

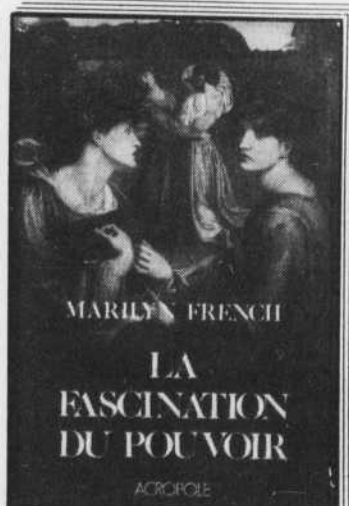
Pour les femmes, pour ces témoins à charge qui ont tant à dire, qui accumulent les preuves de mauvaise conscience de leurs compagnons de vie, il faut lire ce dernier livre d'un très grand écrivain, critique féroce de ses compatriotes mais en même temps amoureux de ce que Bernanos (dont il possède les accents vengeurs) appelait « le doux royaume de la Terre »...

À LIRE ABSOLUMENT

En vente partout



LA VIERGE DE PIERRE
Un roman impressionnant, vigoureux, intelligent, dont les fils de l'intrigue sont noués avec virtuosité et suspense, dans le plus beau décor qui se puisse imaginer; VENISE. 22.95\$



LA FASCINATION DU POUVOIR
Cette histoire universelle des femmes face au pouvoir mâle par MARILYN FRENCH comble une lacune et lance un défi majeur aux postulats sociaux, politiques, etc., dont il sera débattu dans les années à venir. 24.95\$



ISADORA
La biographie romanesque d'une des femmes les plus fascinantes de ce siècle. Elle a révolutionné la danse contemporaine et sa mort tragique a frappé l'inconscient collectif de son époque. 22.95\$

Par l'auteur de
LE CHOC
AMOUREUX



Francesco Alberoni L'ÉROTISME

Après *Le choc amoureux* et *L'amitié*, Alberoni achève sa trilogie sur les mouvements du cœur et de l'âme en étudiant l'érotisme. L'érotisme féminin, l'érotisme masculin. Ce qui les différencie, les oppose parfois. La conviction d'Alberoni est que leurs différences ne relèvent pas de la biologie, mais de données culturelles et historiques. Ils varient donc d'une société à l'autre, d'une époque à l'autre. Ils évoluent. Francesco Alberoni estime qu'ils devraient connaître, en Occident, une mutation rapide. En librairie à 19.95\$

Aux éditions Ramsay

Par l'auteur de
LE LIVRE
DES NUITS

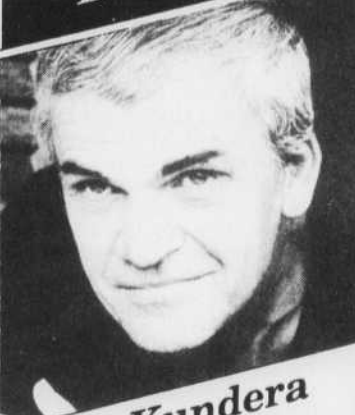


Sylvie Germain NUIT-D'AMBRE

Le premier mort de l'après-guerre est un enfant, Petit-Tambour, tué dans la forêt par des chasseurs. Sa mère Pauline devient folle. Son père, Baptiste, si amoureux de sa femme qu'on l'appelle Fou d'Elle, ne sait que pleurer. Leur second fils, Charles-Victor, dit Nuit-d'Ambre, n'a que cinq ans, se sent abandonné et se met à haïr, avec une violence extrême, son père, sa mère, son frère mort. Il se veut habité par la colère. Le roman est l'histoire de son voyage au bout du mal, jusqu'à ce qu'il rencontre l'Ange, et, comme Jacob, soit terrassé par lui.

En librairie à 19.95\$
Aux éditions Gallimard/Lacombe

Par l'auteur de
L'INCROYABLE
LÉGERETÉ...



Milan Kundera L'ART DU ROMAN

Dans sept textes relativement indépendants mais liés en un seul essai, Kundera expose sa conception personnelle du roman européen. L'histoire de celui-ci est-il en train de s'achever? Toujours est-il qu'aujourd'hui, à l'époque des « paradoxes terminaux », le roman « ne peut plus vivre en paix avec l'esprit de notre temps: s'il veut encore "progresser" en tant que roman, il ne peut le faire que contre le progrès du monde. »

En librairie à 19.95\$
Aux éditions Gallimard

L'échelle de Jacob

Comment faire de l'« à-venir » avec son passé...

LA STATUE INTÉRIEURE
François Jacob
éditions Odile Jacob
1987, 357 pages

HEINZ WEINMANN

QUEL DÉSARROI pour celui qui, sa vie durant, inquiet, n'a cessé de scruter l'horizon en quête de nouveau, de devoir se dire : je suis arrivé au but, je peux me reposer sur mes lauriers. François Jacob est de ceux-là.

Sans aucun doute, Jacob est arrivé en haut de l'échelle de sa spécialité, la biologie moléculaire. Ses travaux, avec ceux de ses coéquipiers, Monod et Lwoff, se sont mérités la plus haute distinction officielle, le prix Nobel. Il enseigne aux institutions les plus prestigieuses de France : à l'Institut Pasteur et au Collège de France. Il a publié deux livres qui lui ont valu l'estime des spécialistes et un relatif succès en librairie (*La Logique du vivant* et *Le Jeu des possibles*). Sa vie d'homme de science ne lui a pas fait négliger sa famille. Il a eu quatre enfants, dont Odile qui dirige les éditions Odile Jacob, spécialisées dans la vulgarisation scientifique de haut niveau (J. Ruffié, *Le Sexe et la mort*), ne crachant pas sur les sujets qui se vendent (E. Badinter, *L'Un est l'autre*). Ainsi, aujourd'hui elle édite son père. Tel père, telle fille : le succès attire le succès. Voilà que *La Statue intérieure* arrive premier parmi les best-sellers en France. Et François Jacob qui croyait qu'en tâtant de cette nouvelle activité d'écrivain, il commencerait au bas de l'échelle ! D'embellie, il se met en haut.

Car *La Statue intérieure* est un chef-d'œuvre qui n'a pas à rougir devant les chefs-d'œuvre du genre : *Les Confessions* ou *Si le grain ne meurt*... Ce n'est pas peu dire. Homme de science, Jacob maîtrise la langue française dans tous

ses registres avec un brio étonnant : avec le même bonheur, il passe du récit d'aventure aux modulations les plus nuancées des états d'âme, du roman de formation (*Bildungsroman*) au compte-rendu des expériences à l'Institut Pasteur. De ce fait, cette oeuvre démolit souverainement le mythe de l'homme de science et de l'homme de lettres associés comme l'aveugle et le paralytique : l'un étant l'estropié des lettres, l'autre des chiffres. Galilée déjà composait des poèmes...

Oui, ce médecin, ce biologiste de la synthèse des protéines, mieux que certains écrivains, a compris l'enjeu profond de l'autobiographie : saisir dans une « seconde lecture » les événements et les états d'âme d'une vie irrémédiablement révolue. Comment la faire revivre par l'écriture sans lui enlever son chaos initial, ses hésitations, ses recommencements, ses aléas ? Comment ne pas laisser uniformiser en un seul personnage les différents moi qui se sont succédé depuis la petite enfance ? *La Statue intérieure* n'est pas de marbre, elle s'anime parce qu'elle engage un dialogue vibrant entre le sujet présent et ses avatars passés en tentant désespérément de mettre à l'abri de l'oubli les angoisses, les joies, les passions du passé.

Et puis il y a l'histoire de cette vie qui a l'allure d'un roman. Ce juif français qui aurait pu poursuivre une carrière normale, devenir chirurgien comme il le désirait, si la guerre et l'horreur nazie n'avaient pas brisé tous ses projets. Pourtant, le ciel s'est vidé tôt, au moment de la « bar-mitzvah ». Un jour, le père découvre François dans les toilettes en train de lire la Bible. Lèse-Bible. Il reçoit une taloche. Depuis ce jour, il n'ouvre plus jamais les Écritures. Les seuls commandements auxquels il obéira dorénavant seront ceux énoncés par la Nature, une fois qu'il sera

engagé dans la recherche scientifique. Mais nous n'en sommes pas encore là !

Sans avoir terminé ses études en médecine, le jeune homme quitte Paris au moment où les Allemands y mettent la botte. Ne se faisant pas d'illusions sur la visée ultime des nazis, François Jacob opte pour la lutte armée. Il s'engage dans les forces de la France libre en Angleterre. Dakar, Tchad, Tunisie. Il est mortellement blessé en France au moment où les troupes alliées libèrent Paris. Lui qui, pendant quatre ans, avait rêvé de l'entrée triomphale à Paris !

La vie continue. La patrie reconquise ? Elle ne fait pas de cadeaux à ceux qui se sont sacrifiés pour elle. Finie la chirurgie ! L'université ? Elle n'a que faire d'un « irrégulier » qui a interrompu ses études. Pendant cinq ans, l'auteur est paumé, sans travail, sans perspective d'avenir. Enfin, une planche de salut ! L'Institut Pasteur. L'esprit de son fondateur y souffle encore. Un vrai bouillon de culture ! Les idées y précèdent souvent les fonds de recherche. Des laboratoires ? Point. Tout se passait dans le grenier, avec une seule table pour faire les expériences sur les virus et pour casser la croûte à midi. Une seule idée fondamentale hantait les trois mousquetaires de l'institut, Monod, Lwoff et Jacob : ce qui est vrai pour le colibacille l'est aussi pour l'éléphant. La même structure, la même logique est à la base de tout vivant. À l'époque, c'était loin d'être évident. Le seul sentiment qu'inspiraient les virus aux hommes de science, c'était la peur.

Et puis quel extraordinaire objet que ces virus pour l'étude de la génétique ! On tire profit de leur prodigieuse vitesse de prolifération : sept générations en 20 minutes. Le matin, les résultats de l'expérience de la veille sont prêts. François Ja-

cob, tendu sans arrêt vers l'avenir, était à son affaire. Qui disait que, là où il y a des gènes, il n'y a pas de plaisir ?

Quinze ans après son entrée au « grenier », celui qui se croyait bon à rien est couronné du prix Nobel. Quelle belle fin pour une autobiographie ! Jacob n'en parle même pas. Il n'aime pas les conclusions, les fins. Il préfère l'incertitude de la quête du chemin, de l'« à-venir ». C'est pourquoi il a écrit son autobiographie pour faire de l'« à-venir » avec son passé. Il y a parfaitement réussi.

Le Secrétaire
PERSONNEL
2001 A+ DE LUXE
Le traitement de texte plein de bon sens
IBM PC et compatibles 399,99\$
1 9 8 2
1 9 8 7
5
A N S
D'EXCELLENCE
LOGISQUE inc.
C.P. 485, Succ. Place d'Armes
Montréal (Québec) H2Y 3H3
(514) 842-5221 - 1-800-361-7633

LES ÉCRITS
DES FORGES INC.
C.P. 335 - Trois-Rivières, Québec - G9A 5G4

VOUS ÊTES CORDIALEMENT INVITÉ(E)
AU LANCEMENT
DES OEUVRES SUIVANTES
Extase et Déchirure
de Claude Beausoleil 12,00\$
Essai, co-édition, *La Table Ronde*
Le Violon vert
de Pierre Chatillon 8,00\$
Les mémoires artificielles
de Michael Delisle 5,00\$
Dans la distance des liens
de Côme Lachapelle 5,00\$
Midi craqué
de Marcel Olskamp 5,00\$
LE LANCEMENT AURA LIEU
JEUDI, LE 7 MAI 1987,
à 17h30
À L'UNION FRANÇAISE,
429, Viger est, Montréal
Distribution en librairies: PROLOGUE
2975 Sartelon, Ville St-Laurent H4R 1E6
(514) 332-5860. Par la poste: DIFFUSION
COLLECTIVE RADISSON C.P. 500 Trois-
Rivières G9A 5H7 (819) 376-5059

CHEZ
Champigny
LA MOITIÉ
DE NOS
LIVRES
ONT PLIÉ BAGAGE!*

*La Librairie Champigny entreprend la dernière phase de ses rénovations. Durant les travaux, l'étage demeure ouvert, mais le rez-de-chaussée est temporairement installé à quelques pas vers le sud, dans le local qu'occupait Sirbain. Pour l'occasion, des milliers de prix coupés, des réductions incroyables, tout un événement...

9H à 21H - SEPT JOURS
Champigny
Librairie Champigny inc.
4384, rue St-Denis
Montréal (Qué.) H2J 2L1
(rez-de-chaussée)
STATIONNEMENT
À L'ARRIÈRE
Librairie Champigny inc.
4474, rue St-Denis
Montréal (Qué.)
(étage seulement)
844-2587

20% SUR TOUS LES
FORMATS DE POCHE
20% DE RABAIS SUR
NOS 50 BEST-SELLERS

Comment rattraper les fabricants d'histoire?

Un numéro d'«Autrement» qui plaira autant aux «yuppies» qu'aux chercheurs

PASSION DU PASSÉ
revue Autrement, n° 58

CLÉMENT TRUDEL

VOUS ÊTES peut-être un fou de généalogie ? Un fan de miniséries télévisées comme *Laurier* ou *Duplessis* — de l'histoire-spectacle, diront les vrais historiens ! Peut-être vous en tenez-vous aux bd, à ces reconstitutions saisissantes de sarcophages qui vous ramènent au pays des pharaons, avec Tintin pour guide ? Vous êtes accouru à cette exposition sur Ramsès II ou à cette autre sur les trésors de la Chine ? Dans une pile récente de courrier publicitaire, c'est *National Geographic* qui vous accroche avec son invitation à *Into the Unknown, the Story of Exploration* ? Voilà, vous rêvez d'éprouver la sensation de marcher pas à pas à côté des grands explorateurs ; rien de moins que Robert Peary dans les splendeurs polaires, ou Cortés découvrant Tenochtitlan (Mexico). Alors, on peut vous glisser entre les mains cette « Passion du passé » (n° 58 de la série *Autrement*).

Ce numéro plaira tout autant aux yuppies en rupture d'idéologie qu'aux chercheurs, aux fervents de l'érudition documentaire que la Bibliothèque nationale (celle de Paris) offre à quiconque s'offre l'occasion d'une fuite (d'un rêve ?) dans un passé qui gêne parfois. C'est ainsi que Marc Ferro, devenu habile à décrypter le message des films dits historiques, s'attaquera à une biographie de Pétain. Ferro trouve le thème facile, mais pourquoi les historiens ont-ils l'air de fuir ce pan

d'histoire ? Demandez-vous pourquoi, à la chute de Mussolini, si peu d'intellectuels se qualifiaient de fascistes (ils s'étaient pourtant portés garants, en grand nombre, d'une « culture » fasciste).

Autrement, sous la direction de Nadine Gautier et Jean-François Rouge, a réussi, dans une mosaïque de plus de 40 articles, à montrer la fascination que peut exercer le passé. Ce passé sert de prétexte aux archéologues polonais qui ressuscitent la « nation » (et ils sont sur tous les chantiers du globe, écrit Françoise Piponnier). Mais ce passé, il est trafiqué, en quelque sorte, par les Afrikaners qui tiennent à tout prix à ce que leurs ancêtres aient foulé des terres vierges (« Les archéologues sud-africains lavent plus blanc ! », de Camille Martinet).

Stupéfaction : la « force tranquille » personifiée, François Mitterrand, se préoccupe à ce point de ce qu'on dira de lui au passé qu'il colle deux historiens à ses basques. Claude Manceron et Georgette Elgey devront « consigner la menu et la grande chronique de son règne ». On aurait dû se douter que ce politique lettré avait l'étoffe d'un grand monarque ! « En histoire, on n'est jamais si bien servi que par soi-même », note la présentation qui donne le ton avec son titre : « Le présent au péril du passé ».

Prenons le Japon. Pour un mot mal placé dans un manuel d'histoire rétro, on y limoge le ministre de l'Éducation. Sans détenir une chaire d'études orientales, on peut comprendre que l'on ne badine pas à Beijing lorsque, face aux pays qui ont

subi l'occupation nipponne, on présente un militant nationaliste comme un homme de main (*sōshi*) ou vice versa ; ou que, face à la Chine, le manuel se borne à parler d'expansion japonaise, sans signaler la nuance de l'agression du Japon. (Imaginons un instant qu'une histoire de la guerre du Viêt-nam passerait sous silence le massacre de Mi-lai !)

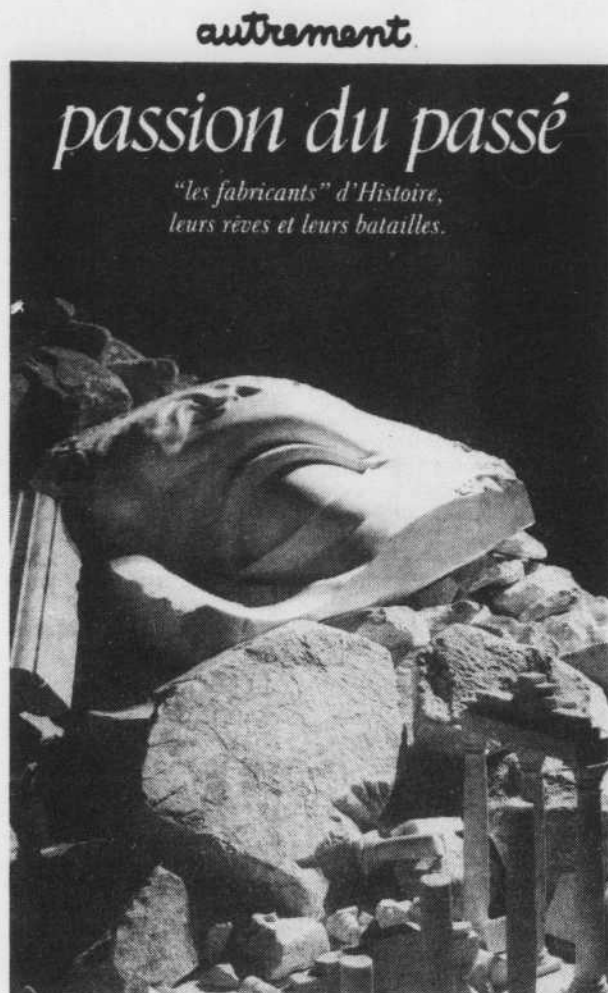
Derrière ce branle-bas sémantique dans les manuels japonais, on l'aura deviné, se cache une quête de thèmes mobilisateurs pour les Japonais d'aujourd'hui auxquels il manquerait des héros du type que produisait le Japon impérial. Gare à l'investissement idéologique du passé, lit-on en filigrane, mais qui peut y échapper ? L'écologiste québécois qui entend parler de Montcalm et de Wolfe s'y retrouverait-il si on le parachutait dans une école torontoise ?

Passion du passé m'a fait découvrir des « fabricants » d'histoire très colorés : Heinrich Schliemann, qui fit coïncider sa vie avec sa folie principale : retrouver l'emplacement de la ville de Troie, et cette famille Leakey, sans laquelle les paléontologues auraient peut-être tardé à découvrir des chaînons manquants à leur science, chaînons que l'on a exhumés au Kenya, en Tanzanie, en Éthiopie, etc.

Il y a, bien sûr, un revers à cette médaille. Melina Mercouri voudrait bien qu'on restitue à la Grèce les marbres du Parthénon. Les Turcs courent après des trésors qui font la gloire de musées américains ou qui se retrouvent chez de grands collec-

tionneurs. Les temples khmers ont été pillés, détruits, ou tout simplement laissés à l'abandon. C'est une richesse que beaucoup voudraient préserver ; les cas se multiplient de monuments ou de sculptures que les vrais propriétaires seraient prêts à brader en douce (parfois « le vol du bon », clame insidieusement un intertitre).

Puisque *Autrement* est publié à Paris, notons que c'est dans cette capitale qu'un Français d'origine copte, Michel Sidhom, a réussi à faire un succès de librairie de l'oeuvre de Jean-François Champollion (grammaire de l'égyptien ancien). C'est aussi à Paris que se manifestent le plus, semble-t-il, les passions que déchaîne l'histoire, qu'elle soit révisée ou racontée froidement, comme dans *Le Chagrin et la pitié*. Les Français sont fiers d'une télévision qui affiche les « dossiers de l'écran » ; ils se rivent aux récits des *Grandes Batailles de l'histoire*, mais si le Viêt-nam en images sert de prétexte à critiquer la colonisation française, la polémique se rallume. Le contenu du documentaire sur *L'Affaire Manouchian* (un réseau de résistants démantelé par les nazis) a presque fait réapparaître les ciseaux de la censure. Leçon : « La diversité n'est pas l'écueil » et l'ancien pdg de Radio-France, Jean-Noël Jeanneney, écrira fort judicieusement : « La mission de la radio et de la télévision (notamment de service public) est de satisfaire toutes les curiosités. Le plus important, au fond, est que le spectateur sache clairement qui lui parle et de faire la meilleure histoire possible dans chacun des genres. »



Le «grand reportage» comme un roman d'aventure



GRANDS REPORTAGES
les 40 prix Albert-Londres
(1946-1986)

présentés par Henri Lamouroux
Paris, Arléa, 1986

GEORGE TOMBS

COMMENT FAIRE un bon « grand reportage », surtout lorsqu'on pense, comme le dit un reporter français de renom, que « le journalisme est un coup de filet dont la maille serait un peu trop large pour les nuances et cependant assez fine pour ramener quelques richesses » ?

Cet ouvrage regroupe les 40 meilleurs grands reportages de France depuis la guerre, ou du moins ceux qui ont mérité le prix Albert-Londres, couronnant la carrière de journalistes de la presse, autant de province que de Paris, et parfois même des médias électroniques.

Grands Reportages se lit, tantôt comme un roman d'aventure, tantôt comme un récit de voyages inouïs. Nous rencontrons des correspondants ravis de mettre des *battledress* et des bottes de soldat, pour s'ac-

croupir dans des tranchées ou suivre une quelconque guérilla dans la brousse. Et les témoins des grands événements sont là : habiles à saisir, par exemple, toute l'ambiguïté ressentie par l'armée française, au moment de sa capitulation en Indochine. Il y a, certes, plus léger : une hôtesse de l'air, Alix d'Unienville, raconte quelle était l'ambiance à bord des appareils des années 50, ballottés par les vents et les orages, à une époque où prendre l'avion était encore une gageure.

Les reportages envoyés au *Monde* par Bernard Guetta, pendant les 18 mois extraordinaires de Solidarité en Pologne, sont des petits chefs-d'œuvre de nuance et d'équilibre, remettant constamment dans leur lourd contexte géopolitique les petits gestes quotidiens des ouvriers ! Il ne tombe jamais dans ces pièges caractéristiques du métier : la facilité, la carapace du cynisme.

Parfois on s'étonne de la souplesse linguistique de ces reporters : ont-ils bien entendu, vraiment compris, lorsqu'on leur parlait en arabe, chinois, coréen ? N'ont-ils pas, même inconsciemment, coloré leurs citations

en les découpant d'une manière particulière ? Certaines considérations idéologiques semblent, parfois, sous-jacentes au choix du sujet. C'est ainsi que le très conservateur *Figaro* publie, en 1986, une série de reportages de François Hauter sur l'esclavage que pratiquent beaucoup d'Africains noirs, encore de nos jours. Bouleversant reportage que ni le socialisant *Le Monde* ni, évidemment, l'organe communiste *L'Humanité* n'auraient publié.

Après avoir revécu les pires atrocités des quatre dernières décennies, le lecteur se demande si le journalisme n'est pas, en fin de compte, un exercice de désinformation... et si tant de détails spectaculaires sur les viols ou les démembrements de cadavres ne finissent pas par banaliser la souffrance, transformant le grand reportage en un épouvantable divertissement.

C'est ainsi que ce livre est indirectement une enquête sur le statut du journaliste lui-même. Car, malgré le collage si expert de recherches rigoureuses, de faits divers, de bouts de conversation, d'impressions, le journaliste ne se dévoile guère.

NOTES DE LECTURE

COMMENTAIRE

volume 9, numéro 36
hiver 1986-87, Julliard, 234 pages

DANS SON dernier numéro, la revue trimestrielle *Commentaire* poursuit un grand débat sur le contrôle de la constitutionnalité en France et à l'étranger. Débat amorcé et clos par Maurice Duverger. Notons également les analyses de Jean Baechler sur la situation complexe de l'Afrique du Sud, d'Annie Kriegel sur le recul du communisme en Europe de l'Ouest, de Pierre Tabatoni sur la révolution fiscale aux États-Unis, du prix Nobel de sciences économiques, James M. Buchanan, sur la démocratie, et bien d'autres. Dans le domaine culturel, une lettre ouverte à Milan Kundera, de Norman Podhoretz, souligne l'importance du lien qui unit la politique et la littérature. Jean Clair s'interroge, quant à lui, sur l'art moderne et la notion de musée, et Christophe Mercier poursuit son dossier sur le cinéma américain (1930-1980). Des chroniques, des critiques de livres et des citations chocs complètent ce numéro bien rempli.

LETTRE OUVERTE À FREUD

Lou Andreas-Salomé
Points, n° 187, 151 pages

CETTE RÉÉDITION en format de poche d'une lettre de Lou Andreas-Salomé, écrite en 1931 à l'occasion du 75e anniversaire de Freud, remet en lumière toute l'actualité de l'apport théorique de cette « poète de la psychanalyse ». La plus fidèle des infidèles montre, dans cette lettre, toute sa compréhension de la théorie et de la pratique analytiques. En rendant hommage au fondateur, elle fait ressortir ses propres conceptions : le narcissisme originaire, le mysticisme, la création artistique, le rapport rationnel-irrationnel, etc. Mais c'est surtout sa conception originale de la pulsion de mort qui retiendra aujourd'hui l'attention. Elle lie cette notion du retour de l'inorganique à celle d'inquiétante étrangeté et parvient à déceler, derrière chaque pulsion de mort, un désir de vie. Les conceptions du mysticisme et de l'ar-

tiste de Lou Andreas-Salomé commencent seulement aujourd'hui à être interrogées par la psychanalyse orthodoxe. Voilà donc un livre qui arrive à point nommé et qui permettra de reconnaître une grande artiste qui n'a pas fait qu'aider des génies à accoucher de leur œuvre (Nietzsche et Rilke, entre autres).

— Guy Ferland



Colette Magny
En concert



à Montréal,
le 26 avril à 21h00
La Polonaise
info: 598-7377

à Québec
le 29 avril à 20h30
Bibliothèque
Gabrielle-Roy
info: 529-3775

Photo AP

Cette photo de Huynh Cong Ut pour l'Associated Press, après le bombardement accidentel d'un village vietnamien par les Américains, a valu au photographe le prix Pulitzer 1972.

LE PLAISIR des livres

SPÉCIAL: SALON DU LIVRE DE QUÉBEC

Le Salon du livre de Québec est un événement littéraire majeur, axé cette année sur la littérature francophone dans le monde.

Hélène de Billy et Jean Royer en rendront compte samedi 25 avril dans *Le Plaisir des Livres*, et quotidiennement par la suite.

Qui dit littérature dit aussi édition scientifique, banques de logiciels, informatique scolaire, bref, le Salon contient tout dans ses pages! Et comptez sur *Le Plaisir des Livres* pour vous bien renseigner.

Date de tombée publicitaire: 21 avril
Date de parution: 25 avril

Jacqueline Avril, (514) 842-9645

Faut **LE DEVOIR**
pour le croire!

Faut **LE DEVOIR**
pour le croire!

LES 75 PREMIÈRES ANNÉES
DU DEVOIR

Philippe Gingras

«LE DEVOIR»
de Pierre-Philippe Gingras

Un livre de 295 pages qui retrace l'histoire du DEVOIR depuis sa fondation en 1910 jusqu'à son 75ième anniversaire en 1985. Commande postale seulement. Allouez de 6 à 8 semaines pour la livraison. Découpez et retournez à: Le Devoir, 75 ans, 211, St-Sacrement, Montréal, Québec H2Y 1X1

Je désire recevoir..... exemplaire(s) du livre "LE DEVOIR"
J'inclus 19,95\$ par exemplaire;
(3 \$ de frais de port et de manutention inclus dans ce prix).

NOM:.....
ADRESSE:.....
PROVINCE:.....
CODE POSTAL:.....
MODE DE PAIEMENT:
☐ Chèque ☐ American Express
☐ Master Card ☐ Visa
No. de carte de crédit:.....
Expiration:.....

La nouvelle cause de Bernard Landry

Pas d'idéologie, ni de bons sentiments, le libre-échange est question d'intérêts

PAUL-ANDRÉ COMEAU

BERNARD LANDRY n'a pas découvert le libre-échange et ses vertus lors de la dernière neige. Avec une constance rare, et bien avant les appels du Conseil économique du Canada, cet ancien ministre dans les deux gouvernements Lévesque a toujours préconisé cette solution pour assurer le développement de l'économie du Québec et du Canada. Sa démonstration a été longtemps suspecte parce qu'elle s'articulait autour de prémisses qui tenaient davantage à la promotion du statut du Québec qu'à une conception bien structurée des enjeux économiques. En publiant *Commerce sans frontière*, M. Landry se dégage de ce carcan et livre une contribution importante à ce débat majeur.

D'entrée de jeu, Bernard Landry

met cartes sur table. Il se range dans le camp des promoteurs de cette nouvelle vision de l'économie canadienne. Heureusement, il ne se prête ni à un plaidoyer à l'emporte-pièce, ni à une description apocalyptique. En clarifiant concepts et théories, en partageant les analyses sérieusement menées et les démonstrations farfelues, il en arrive à charpenter un petit ouvrage, non seulement utile mais forcément convaincant. On y devine le poids d'une expérience politique, on découvre aussi l'influence du juriste doublé d'un pédagogue captivant.

Le principal mérite de l'ouvrage réside sûrement dans cette tentative — réussie, est-il besoin de le préciser ? — d'ordonner un certain nombre de concepts, de hiérarchiser les arguments retenus pour appuyer ou rejeter l'option du libre-échange. Avec une pondération qui fait oublier

les envolées d'un politique parfois bouillant, il situe ce projet dans une conception réaliste des décisions politiques. Le libre-échange ne s'assimile pas à quelque panacée, à quelque promesse mirobolante. Cette technique d'organisation des échanges de « biens et de services » entre deux ou plusieurs pays assurerait les meilleures chances du développement de l'économie canadienne en moyenne et longue période. À court terme, ce serait la seule façon de juguler les tendances protectionnistes aux États-Unis qui menacent d'enfermer l'économie canadienne dans un cercle infernal.

Selon Bernard Landry, le Canada serait plus ou moins contraint de rechercher un tel type d'accord avec Washington.

Pourquoi cette obligation ? L'absence d'un marché garanti d'au moins 200 millions de consommateurs, condition fondamentale pour les économies d'échelle et l'accès à un niveau de production concurrentiel en regard des autres sociétés industrielles, asiatiques et européennes notamment. À ce propos, le chapitre III de l'ouvrage constitue sans doute l'apport le plus important de cette thèse qui évite les a-priori et le préchi-précha idéologique.

Malgré les protectionnistes qui ont forgé les mentalités des deux côtés de la frontière, le Canada et les États-Unis, par suite des accords du

GATT notamment, en sont presque arrivés à un libre-échange avant la lettre. Et ce, à l'encontre des hommes politiques qui ont, au contraire, favorisé le cloisonnement, milité en faveur d'un commerce est-ouest, à l'encontre des tendances géo-économiques nord-sud.

Avec un égal bonheur, Bernard Landry réfute les arguments ressasés par les opposants du libre-échange. Au passage, il égratigne le premier ministre du Québec. Mais c'est surtout l'attitude des syndicats canadiens qui l'ennuie profondément. Il compare leur attitude au rôle joué par leurs collègues britanniques et par les travailleurs dans le débat sur l'adhésion de Londres à la Communauté économique européenne (CEE).

Alors, aucun problème ? Les secteurs mous, l'agriculture et l'identité canadienne, tout cela ne composerait qu'une litane de faux-fuyants ? M. Landry reconnaît, à la lumière de l'expérience négative de la Communauté européenne, à ce chapitre, l'impossibilité de s'engager dans un marché commun agricole. Il admet aussi la nécessité d'un certain protectionnisme culturel. Et, surtout, démonstration qui force la conviction, il replace dans une perspective réaliste toute la question des fameux secteurs mous, qui subissent la concurrence non des États-Unis mais bien de certains pays du tiers monde,



Bernard Landry :

PHOTO CHANTAL KEYSER

Commerce sans frontière, un petit ouvrage utile et forcément convaincant.

signataires de l'Accord multi-fibre. Accord multi-fibre (AMF), AELE, CEE, autant de sigles, autant de réalités avec lesquelles l'auteur tente une démarche de familiarisation dont on doit lui être reconnaissant. Beaucoup d'universitaires envieront à Bernard Landry cette facilité de synthèse, cette aptitude à esquisser l'essentiel d'institutions ou de mécanismes qui paraissent relever du jargon le plus ésotérique.

Dans cette démonstration, Bernard Landry évite le piège du prosélytisme. À peine force-t-il un peu la note lorsqu'il évoque, dans la perspective d'un libre-échange mis en oeuvre, la cohérence du commerce nord-américain qui s'imposerait à nos partenaires outre-Atlantique. On se met à douter du poids d'une telle cohérence. La politique commer-

ciale sur ce continent est dictée par Washington. Au passage, il rend hommage, tout comme le président Ronald Reagan il y a quelques jours seulement, à l'initiative du premier ministre Brian Mulroney. Force est toutefois de s'étonner devant le peu de poids que semble accorder l'auteur à la volonté politique largement diffusée au sein de la classe dirigeante, un peu comme ce fut le cas lors de la construction de la CEE.

Mais il s'agit là de vécules qui pourraient donner lieu à des débats théoriques. Le propos de M. Landry se situe à un tout autre niveau. Il faut convaincre, tout en éclairant la lanterne de ses lecteurs. Il y réussit remarquablement bien, tout en nous livrant un ouvrage intéressant, captivant même.

Arthur Buies, un homme en transit

ARTHUR BUIES. CHRONIQUES I

Francis Parmentier
Montréal, Presses de l'Université
de Montréal,
collection « Bibliothèque
du Nouveau Monde »,
1986, 653 pages.

YVAN LAMONDE

« Étrange ! étrange ! Moins il y a à dire, plus il se fonde de journaux » (Arthur Buies).

CE PREMIER tome d'édition critique des *Chroniques* de Buies a l'immense avantage de nous restituer clairement la complexité de cet indomptable franc-tireur que fut Buies. À la vacuité du personnage de secrétaire du curé Labelle de notre mémoire télévisuelle, il faut substituer le mystère profond de cet *homo*



Arthur Buies.

viator, de cet homme en transit, de ce radical-dernière-manière qui s'acharne à revivre le grand projet de l'Institut canadien périlant; qui vit quotidiennement la transition du journalisme d'opinion au journalisme d'information; qui prend au *Défricheur* de J.-B.-E. Dorion le vieux projet de colonisation qui le mènera du lac Saint-Jean au portique des Laurentides, un quart de siècle plus tard. La biographie de Buies reste à faire parce qu'il est de ces personnages — avec Laurier, avec Edmond de Nevers — qui ont éprouvé sur eux-mêmes la grande mutation sociale qui s'opère au Québec dans le dernier quart du 19^e siècle. Des arcs-boutants.

« Ce n'est pas nous qui sauvons les apparences, ce sont les apparences qui nous sauvent » (Buies).

La chronique, c'est un peu le message du médium, c'est-à-dire un genre d'écriture journalistique nouveau, approprié à un médium transformé par le capitalisme, la technologie et l'acheminement nouveau de la nouvelle. De la copie, de la copie, pour un rien, pour deux riens : « L'heure de la malle a sonné au cadran des âges, et chaque minute qui s'écoule me rappelle que le Grand-Tronc n'attend jamais, quoiqu'il fasse attendre. » Chercheur d'étoile polaire, Buies fut sa vie durant découvreur d'étoiles, de myriades d'étoiles. Autre façon de dire qu'il eut à apprendre à consentir à la diversité, au fait divers, à la chronique.

« Ne savez-vous pas [...] que monsieur que voici est un feuilletonniste, un humoriste, un chroniqueur ? Un chroni... quoi ? hurle Neron sortant d'un abîme d'hébétément. » On pourrait reposer la question à Francis Parmentier : chroni-quoi ? Car, malgré quelques efforts et quelques mises en perspective, la chronique, tout comme la causerie, demeure un genre insuffisamment défini dans cet ouvrage sur le « chroniqueur le plus prolifique de son temps ».

« Tadoussac a cela d'agréable qu'il est très ennuyeux. » On ne peut dire la même chose des *Chroniques* qui vous ramassent les politiciens (« Sir George Cartier va plus loin : "Je suis celui qui suis et celui qui se-rai." J'admire cette façon de s'éterniser entre une côtelette aux champignons et un verre de madère »), qui vous fixent les Anglaises de Caonna (« ces Anglaises n'ouvrent les lèvres que pour introduire une bouchée précieusement, comme si elles se faisaient une opération à la gencive ») ou vous rappellent un air connu (« C'est un spectacle inouï que cinquante mille âmes se mouchant à la fois pendant une semaine ») ! À petites bouchées, les *Chroniques* se lisent agréablement, un peu comme le journal du soir... de 1873; elles vous promènent du Saguenay à la Malbaie, de la mort de Papineau à l'immortalité de l'âme, du « rire de Dieu » selon le « coadjuteur du *Courrier du Canada*, Basile Routhier, aux élections municipales à Saint-Thomas de Montmagny.

Pensant aux erreurs de frappe, aux manques dans l'impression et à l'absence d'index, on peut dire — de façon toutefois excessive — à propos de cette nouvelle « Bibliothèque du Nouveau Monde » ce que Buies disait de la ville de Québec en 1871 : « Il y a ici beaucoup d'Américains qui sont attirés par l'étrangeté du spectacle d'une capitale en ruines sur le sol encore si jeune de l'Amérique... »

Stanké dort mieux

L'ÉDITEUR Alain Stanké dort mieux depuis quelques semaines. L'*Encyclopédie du Canada*, dans laquelle il a investi \$ 1,5 million, a déjà vendu 85 % de son tirage initial de 25,000 exemplaires. « C'était mon plus gros risque jusqu'ici, j'ai eu des sueurs froides avec les banquiers », disait-il en entrevue mercredi, jour du lancement officiel.

Le producteur et cascadeur en chef des *Insolences d'une caméra* savait aussi que c'était un risque assez bien calculé : « C'est un ouvrage qui n'existait pas, le besoin était évident. »

L'*Encyclopédie du Canada* existe grâce au pétrole de l'Alberta. Le *Heritage Fund* (fonds du patrimoine), créé par le gouvernement Loughheed pour profiter de la manne de l'or noir quand il valait cher, a avancé en 1980 les \$ 10 millions nécessaires à l'établissement, à partir de rien, d'une *Canadian Encyclopaedia*.

Le gigantesque travail fut mené à bien par l'éditeur Mel Hurtig, de Calgary; sortie en 1985, l'encyclopédie

écoula en deux mois ses 150,000 exemplaires. Pour établir une version française, M. Hurtig s'était entendu en 1983 avec Alain Stanké, qu'il connaissait pour son efficacité. Le travail d'adaptation a surtout consisté à retrancher des articles traitant de patelins et personnalités locales du Canada anglais et à faire entrer (ou traiter plus largement) dans la version française ce qui intéresse les francophones.

« Cela représente tellement d'efforts que nous aimerions faire vivre cet ouvrage avec son temps », a dit M. Stanké. Une nouvelle édition serait possible dans environ cinq ans, lorsque peut-être 10 % du contenu aura vieilli.

L'éditeur a également été approché par la Fondation Bronfman, en vue d'établir un système informatique de consultation de l'encyclopédie, pour certains sujets du moins. Tout le contenu existe aussi sur disquettes et est accessible sous forme de banque de données.

— PC

GRAND CONCOURS

GALLIMARD JEUNESSE

Du 13 avril au 23 mai 1987



PROFESSEURS, ATTENTION!

Du 2e au 100e prix, chaque élève gagnant d'un lot de livres fait gagner à sa classe un lot équivalent!

LA GRANDE AVENTURE EN COLOMBIE, PAYS DE L'EL DORADO

Parents, professeurs, si vos enfants ou vos élèves ont entre 3 et 15 ans à la date du 23 mai 1987, ils peuvent participer à ce concours et gagner les prix suivants:

1er prix:

3 voyages en Colombie!
Soit un voyage de 15 jours pour 1 enfant et ses parents (2 personnes), pour une valeur de 5695 dollars.

Du 2e au 10e prix pour les trois classes d'âge:

54 lots de 30 livres pour 9 benjamins (3/7 ans), 9 cadets (8/11 ans) et 9 juniors (12/15 ans) ainsi que pour leurs classes, soit 1620 livres pour 27 enfants et 27 écoles.

Du 11e au 30e prix pour les trois classes d'âge:

120 lots de 20 livres pour 20 benjamins, 20 cadets et 20 juniors ainsi que pour leurs classes, soit 2400 livres pour 60 enfants et 60 écoles.

Du 31e au 100e prix pour les trois classes d'âge:

420 lots de 5 livres pour 70 benjamins, 70 cadets et 70 juniors ainsi que pour leurs classes, soit 2100 livres pour 210 enfants et 210 écoles.

Procurez-vous votre bulletin de participation chez votre libraire

J'ai surpris la voix d'un érudit aimable



Jean

ÉTHIER-BLAIS

▲ Les carnets

COMMENT aurais-je connu André Belleau ? Nous ne fréquentions pas les mêmes cercles. Tous deux voués à la littérature, nos aires ne se recoupaient pas; j'ai l'impression, après avoir lu *Surprendre les voix* (Boréal, Montréal, 1986), recueilli d'articles de Belleau que des amis (et disciples ?) ont fait paraître après sa mort, qu'il avait tôt appris à réfléchir, qu'il dominait les sujets qu'il traitait, qu'il y avait en lui une force de réflexion tout à fait remarquable; pour moi, on sait à quel point je pense par focales et de façon lyrique. Même dans mes plaisirs, je reste un ascète; Belleau était de toute évidence un voluptueux qui aimait bien manger et bien boire. Que ne lui ressemblais-je, par le courage et la clarté d'esprit, par la distinction et la personnalité de l'écriture ? Pourtant, je ne regrette pas de ne l'avoir pas connu. Connus ? Ne pas vu, une seule fois de ma vie et tous deux habitant la même ville, se promenant dans le même périmètre. Peut-être nous sommes-nous croisés dans la rue, mais c'était entre chien et loup et je n'ai rien vu. Belleau, lui, était homme à ne pas remarquer les inconnus qui marchent innumérablement de par

les chemins. Le monde littéraire de Montréal est ainsi, cloisonné, enchapellisé, en giration sur lui-même comme un derviche aux multiples visages. Enfin, peu importe. La sagesse nous enseigne qu'il est bon d'apprendre à vivre seul, à ne pas regretter les occasions manquées. Les hommes passent, les écrits restent.

André Belleau était un patriote. Voilà une notion en perte de vitesse. Toutes sortes de « penseurs » nous serinent depuis des décennies le mythe de l'internationalisme. Se tourner vers le Québec, vers ces terres immenses, ces lacs, ces forêts, ces villes, se remplir l'esprit des grandeurs de notre passé, de la dynamique du présent, cela est mal vu des esprits éclairés, en l'an de grâce 1987. On nous enseigne l'humilité. Tout ce qui est étranger à notre âme distincte sera, par définition, bon. Si, par malheur, j'ose déclarer ma fierté d'appartenir à une certaine lignée, dans mon cas, française et catholique, aussitôt, me voilà raciste. La fierté, ce n'est pas pour nous. Pourtant, je me dis souvent que s'il y a une nation contre laquelle on a commis le péché, ce

mépris, c'est bien la nôtre. Au point où nous pratiquons naturellement l'auto-racisme. Viendra le jour où il faudra crier halte ! C'est pourquoi j'ai lu Belleau avec un intérêt historique sans cesse renouvelé. Il était fier de ses origines, de sa façon de penser héritée de ses père et mère, de son ascension dans la vie. Pour tout dire, il portait dans son regard une fierté originelle.

Belleau donne l'impression d'avoir été omniscient. Homme cultivé. Sans doute, bien qu'on ne puisse juger de la culture véritable d'un homme que par un commerce constant. Le canard de Vaucanson est une chose; une culture assimilée en est une autre. Mais qu'on lise trois pages de Belleau, aussitôt on se rend compte qu'on est en présence d'un homme dont les connaissances coulent de source, qui s'est fait un devoir, au cours des ans, d'établir des rapports entre les différents éléments d'une question, toujours avec la volonté de comprendre et d'élargir le débat, de permettre à son intelligence de s'épanouir. C'est cela, la culture, faite de connaissances aussi bien intégrées que possible. Dans le même ordre, rien n'est plus agréable que de faire parler un artisan de son métier, un cordonnier (espèce en voie de disparition) par exemple, qui vous décrit les tenants et aboutissants du travail de l'alène et des différents cuirs, qui vous ouvre des horizons sur la vie même de celui qui parle. En lisant *Surprendre les voix*, j'ai eu fortement l'impression d'entendre, de surprendre celle de Belleau. Je

l'imagine grave, avec en arrière-plan un gargouillis de drôlerie, comme de quelqu'un qui sait de quoi il retourne, mais qui ne se prendra jamais au sérieux. En un mot, un érudit aimable. Un ami me racontait que lorsque son travail l'appelait à siéger dans ces réunions interminables au cours desquelles certains professeurs aiment s'entendre discourir, il s'asseyait immanquablement au côté d'André Belleau qui avait le don de transformer ces épreuves parfois cauchemardesques en instants délicieux de bavardage à mi-voix, d'apartés drôlatiques, d'échanges revigorants et souvent exquis. Le mépris souriant est un sommet de l'art de vivre.

La voix de Belleau est particulièrement belle et grave lorsqu'il parle de ses appartenances. D'abord, la langue. Il a dépassé le stade où l'on admire la langue française pour sa beauté, ce qui ne veut rien dire, toutes les langues étant également belles. Nous devons chérir le français, dit-il en substance, parce qu'il est à nous et qu'il est le seul idiome qui nous permette de nous exprimer totalement. Les Irlandais, qui ont perdu leur langue il y a trois siècles, dans les mêmes conditions qui entraîneront la disparition de la nôtre (si disparition il y a) ne s'en sont pas encore remis. On dira Joyce et Wilde. Et la sœur ? Les écrivains irlandais enrichissent la littérature anglaise en s'appauvrissant. Belleau croit à l'existence de liens indissolubles entre un homme et sa langue maternelle. Que nous le voulions ou

non, le français est notre mère. Quoi qu'il ait pu faire par la suite, nous ne devons jamais oublier que le Parti québécois a eu le sens de la dignité fondamentale de notre langue, véhicule de ce que nous sommes, et cela seul lui assurera une place dans l'Histoire, alors que ceux qui n'ont pas eu ou n'auront pas le courage de cet honneur se traîneront lamentablement dans le fossé. Belleau est mort sans avoir vu l'indépendance politique du Québec. Il le regrette. Connaissait-il bien notre psychologie ? Ne se leurrerait-il pas sciemment, afin de se donner une raison d'espérer contre toute espérance ? Nous nous gargarisons de mots, cela fait partie de nos réflexes spontanés. Nos poètes ont inventé et imposé le nom de Québec et, à force de le prononcer, nous avons cru que nous étions devenus des Québécois. Nous sommes des nominalistes qui s'ignorent. Nous croyons que le roman que nous nous racontons à nous-mêmes est devenu réalité. En ce moment, notre nouveau mythe, c'est la prépondérance de nos hommes d'affaires. Vous m'en donnez des nouvelles dans dix ans, autre fabrication d'un esprit en mal de réussites, qui se crée de merveilleuses charades afin de n'avoir pas à affronter le véritable problème de son avenir en tant que nation distincte, qui est l'accession à la souveraineté politique. Lorsque nos titans économiques auront sombré dans la relativité, nous inventerons une nouvelle raison de ne pas agir. Un futur prix Nobel ? Le meilleur chanteur ? Le roi des échecs ?

Belleau, comme nous tous,

oscille entre l'enthousiasme et la désillusion. Il est difficile d'être systématiquement sceptique. On a beau faire le Diogène, chacun veut un jour quitter son tonneau, éteindre le fanal. Belleau se réfugie dans la littérature, ou plutôt la théorie littéraire. Qu'un homme d'une telle sensibilité, d'un tel courage dans le monde des idées ne nous ait rien laissé sur les écrivains qu'il a aimés, me navre. Pourquoi n'a-t-il pas laissé ce magma théorique aux dilettantes ? Il n'a pas détaché la littérature de son contexte sociologique, ni de l'abstraction théorique. Il adorait Rabelais. Que ne nous a-t-il laissé sur lui un grand livre ? Non, il a cherché refuge dans l'ombre de Bakhtine, il a porté la serviette du Maître. Il est désolant de voir une pareille intelligence aux prises avec de faux problèmes d'explication para-littéraire. Belleau était l'homme à écrire un grand livre sur ce dieu des écrivains, qui s'appelle Jean de La Fontaine. Non, il a fallu qu'il se laisse prendre aux sornettes de la mode. Ce dévoiement catastrophique en dit long sur notre attachement au statut, dans tous les domaines, de colonisé.

Mais je me laisse emporter par mes vindictes. Belleau vaut mieux que cela. Sa personnalité se dresse sur notre paysage intellectuel comme le symbole d'une haute et probe intelligence, à la recherche de la vérité. La vérité fuit souvent ceux qui la cherchent. Ce n'est pas une vierge sage. Mais elle projette une lumière multicolore que Belleau a certainement vue.

Reliure

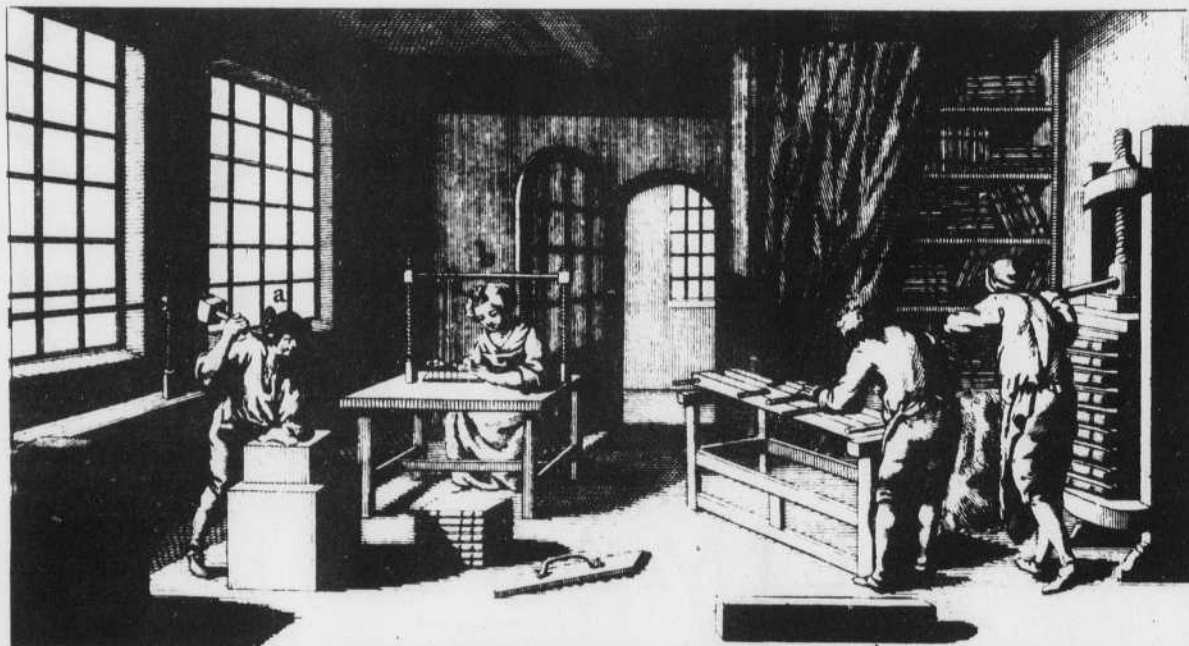
Suite de la page D-1

cien relieur du Québec, reconnu pour ses très imaginatifs livres-objets.

Un plaisir sensuel

Descendre dans l'atelier d'un relieur, c'est savourer la plénitude d'un lieu paisible où règnent ordre et stabilité. Le passage du temps semble avoir à peine effleuré cet endroit où l'on retrouve, m'assure François Ouvrard, les mêmes outils, les mêmes métiers que par les siècles passés. Là, le relieur retrouve les gestes lents et précis des orfèvres et des enlumineurs du Moyen Âge. Sur les planchers de bois laqué dorment les établis de bois plus rêche, aux senteurs de colle et de cuir mélangés. Et partout, les maîtres de ces lieux, presses, cousoirs, reliettes, casiers à fleurons, parlent à voix basse d'un passé vénéré dans lequel chaque relieur puise son talent. Il y a là des presses à vis pour serrer les volumes, des cousoirs à or pour les feuillets d'or, des fleurons gravés ou façonnés dans le bronze, des pointes à mosaïques. Tous ces outils, toutes ces machines cousent ou assemblent les feuillets d'un volume, le protègent et l'ornent d'une couverture. Car la reliure d'art est un savoir-faire artisanal dont toutes les étapes sont réalisées à la main : débrouillage du livre coulé, réparation des feuillets déchirés, tailler des gardes blanches, scier des rainures, effectuer une couture sur le cousoir, monter la tranche, sorte de broderie faite à la main avec des fils de soie de couleur. C'est aussi choisir pour la couverture un peau, un tissu, une toile. C'est, pour reprendre les termes de Nicole Billard-Normand, habiller le livre, le décorer pour rendre hommage à l'intelligence de l'auteur. C'est là que commence le véritable travail du créateur qui, enfin libéré des contraintes de la technique, met sur un piédestal l'écriture. dit Gilbert Saint-Jean. Pas étonnant si, ayant vendu un livre, le relieur en éprouve une certaine tristesse : « À chaque fois, je me sens vide. Je ne suis pas sûr que j'ai bien fait de le vendre. Il y a même des fois où, tout simplement, je ne peux m'en défaire, je m'y suis trop attaché, c'est le temps qui veut ça. »

Le cuir est aimé du relieur d'art qui en parle comme d'un cheval rétif qu'il faut apprivoiser. Très souvent



utilisé pour les couvertures, il aime être caressé : « Plus on le touche, plus il devient beau, affirme la relieuse. Le livre juste terminé a un aspect de fragilité, mais quand on l'a utilisé, c'est incroyable l'impression de durabilité qu'il donne. » Elle ajoute : « J'aime bien voir les gens le prendre dans leurs mains. Je suis toujours un peu inquiète quand ils restent figés devant. » Le cuir est, en effet, une matière noble qui se patine avec le temps et se bonifie chaque fois qu'une main caressante lui offre sa chaleur. Il s'appelle chagrin (chèvre française), oasis (chèvre anglaise), maroquin, box, vache ou agneau. Sa qualité et sa rareté se reflètent dans les prix. Alors qu'un petit chagrin ne coûte que \$100, une peau de cuir maroquin ne se trouve pas à moins de \$250. Mais le cuir a tendance à sécher, dit François Ouvrard. Aussi on ne peut en stocker de grandes quantités. En fait, toutes les matières premières, à part les colles, sont très chères et le plus souvent, il faut les faire venir de l'étranger, de France, d'Angleterre ou de Hollande. »

Au prix de la couverture s'ajoutent la recherche et la somptuosité de la décoration, la richesse des tissus — agneau velours, soie moirée, brocards et la confection de pages marbrées. C'est ainsi que le prix de certaines reliures en cuir maroquin peut dépasser \$5,000. « Il est très important de connaître les goûts de la personne avec qui on a à faire, estime Nicole Billard-Normand. Si elle aime la sobriété, je ferai quelque chose de très simple tout en respectant mes

propres goûts. Je ne dépasserai jamais certaines limites et ne me résoudrai jamais à faire un livre de mariage avec un énorme cœur tout rose ! »

Certains relieurs se refusent à trahir leur métier et toute la tradition qui s'y rattache. D'autres, comme François Ouvrard et Gilbert Saint-Jean, se résignent à des compromis car la reliure d'art ne nourrit pas son homme : « 50 % de nos travaux sont commerciaux, reconnaît François Ouvrard. Ce sont des porte-documents, des cartables ou des livres de bibliothèque. Mais la reliure commerciale donne la base, une habileté manuelle. » François Ouvrard fait partie des quelques rares relieurs élevés dans le sillage, dans le sillage de son père Pierre Ouvrard dont il tient pourtant à se dissocier : « Dans ses décorations, mon père est plus actuel, plus moderne que moi. Je suis finalement beaucoup plus traditionnel que lui, j'aime les reliures de style ancien, la restauration, les fleurons. » Gilbert Saint-Jean a suivi à la lettre les préceptes de son maître, Jacques Blanchet. Odette Drapeau-Milot a, pour sa part, appris le métier avec Simone Roy qui, dans les années 70, avait un atelier rue Saint-Sulpice à Montréal. Elle a figolé son métier à Paris. Quant à Nicole Billard-Normand, elle fait fructifier les enseignements de Mme Drapeau-Mi-

lot, dans son atelier de Brossard. Les maîtres de ces lieux — presses, cousoirs, reliettes, casiers à fleurons — parlent à voix basse d'un passé vénéré dans lequel chaque relieur puise son talent.

Les relieurs d'art sont des gens patients et sereins. Ils ne vivent pas pour autant une vie monacale dans la solitude de leur atelier. Il leur faut constamment aller au devant de la clientèle, multiplier les contacts, se faire connaître. C'est dans cet esprit que l'atelier La Tranchefile présentera, à compter du 25 mai, une quarantaine de livres reliés, à l'occasion du 10^e anniversaire de l'Union des écrivains québécois. C'est également pour mettre la reliure à l'honneur



Films
Vidéos
Récital
Colloque

à
Montréal
du 22 au 27 avril

info: 598.7377

que se tiendra, en mai 1988, la Biennale de la reliure. Deux belles occasions pour les relieurs de faire connaître leur art et aimer des livres habillés de lumière.

— France Lafuste

Histoire

Suite de la page D-1

nes. On peut dire qu'après toutes ces années, leur prestige n'a pas baissé et qu'ils servent d'instruments de recherche et de connaissance, aussi bien sur ce continent qu'en Europe. »

Lionel Groulx a écrit, dans ses *Mémoires*, que l'institut devait servir « notre communauté française » mais aussi une communauté plus large : celle, notamment, de « nos voisins (américains) qui ont le culte du passé », renchérisait Omer Héroux dans LE DEVOIR.

La colonisation française fut un fait de civilisation, poursuit Mgr Groulx : « Pourquoi en laisser perdre ou tomber dans l'oubli les moindres parcelles, alors que la civilisation du Nouveau Monde a tant besoin de conserver toutes ses valeurs ? » (*Mes mémoires*, tome IV).

Le sujet est inépuisable, évidemment. Et l'on se bouscule aux portes pour être publié dans cette revue.

« Nos exigences sont très élevées, précise encore Mme Désilets, mais le niveau des recherches l'est également. Il s'agit d'une tribune fort recherchée dans les milieux d'histoire, que même les anglophones veulent occuper; on fait traduire leurs textes. »

En plus de publier la revue, l'Ins-

titut d'histoire de l'Amérique française tient un grand congrès annuel chaque automne — les 22, 23 et 24 octobre prochain à l'Université de Montréal — au cours duquel sont décernés notamment quatre prix d'histoire : le prix Lionel-Groulx (\$1,500), offert au meilleur ouvrage paru au cours de l'année en histoire; le prix Maxime-Raymond (\$1,500), offert tous les trois ans à l'auteur de la meilleure biographie canadienne publiée; le prix Michel-Brunet (\$1,000), couronnant le meilleur écrit, article ou conférence d'un historien de moins de 35 ans; et le prix Guy-Frégault (\$750), offert au meilleur article paru dans la revue.

Le congrès de cette année sera exceptionnellement jumelé à un colloque organisé conjointement par la Société historique du Canada sur l'influence qu'exerça la Révolution française sur la vie culturelle québécoise, en particulier les mouvements révolutionnaires du pays. Avis à tous les passionnés d'histoire et de petite histoire... — Angèle Dagenais

ACHETONS
LIVRES

DISQUES
CASSETTES

L'IDÉFIX

1850 Mont-Royal
523-2258
6381 St-Hubert
495-4575

QUE SONT LES MILITANTS DEVENUS?



La communauté
perdue
de Jean-Marc Piotte

Une enquête auprès de 26 militants et militantes de toutes les tendances.

Un premier bilan des militantismes des 25 dernières années au Québec.

26 récits de vie qui en disent long sur la grande mouvance socio-culturelle des années 60 et 70.

Un ouvrage nécessaire, un grand message d'espoir!

140 pages — 12,95\$

vlb éditeur

La petite maison
de la grande littérature

LES ÉCRITS
DES FORGES INC.

C.P. 335 - Trois-Rivières, Québec - G9A 5G4

3 POÈTES IMPORTANTS
DE FRANCE

Édités au Québec
Maintenant en librairie

Timbres
de Guillevic 10,00\$

L'apprenti
foudroyé

de Franck Venaille 10,00\$

Embargo sur
tendresse

de Patrice Delbourg 8,00\$
Co-édition Le Castor-Astral

Distribution en librairies: PROLOGUE
2875 Saint-Jean, Ville St-Laurent H4R 1E5
(514) 332-5860. Par la poste: DIFFUSION
COLLECTIVE RADISSON C.P. 500 Trois-
Rivières G9A 5H7 (819) 376-5059

DES VOIX AU
FÉMININ

ADDOLORATA
MARCO MICONE
FORMAT DE POCHÉ

LES MÉTAMORPHOSES
D'ISHTAR
NADINE LTAIF

INLANDSIS
MARIE-CLAIRE
CORBEIL

GUERNICA

C.P. 633, SUCC. N.O.G.
MONTREAL H4A 3R1
TEL. 514-256-55-99